

October 1935.

La Pitie Sociale Chez les Poetes
Romantiques

by

Frances Margaret Large

A Thesis submitted for the Degree of

MASTER OF ARTS

in the Department

of

MODERN LANGUAGES

The University of British Columbia

October, 1935

TABLE DES MATIÈRES

oOo

	Page
CHAPITRE I - L'Evolution du Sentiment de Pitié Sociale	1
CHAPITRE II - Le Mouvement Philosophique et Religieux	38
CHAPITRE III- La Pitié: Déclaration de Foi des Poètes	57
CHAPITRE IV - Le Problème de la Misère chez les Poètes Romantiques	71
CHAPITRE V - Les Lois Pénales	99
CHAPITRE VI - La Guerre, Père des Crimes	122
CONCLUSION	144
BIBLIOGRAPHIE	154

oOo

CHAPITRE I

L'Evolution du Sentiment de la Pitié Sociale

Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, il y a eu de grands hommes dont la vie a été une noble recherche de justice universelle.

"Depuis Hésiode, Pythagore, Socrate et Aristote, et Jésus, surtout depuis le christianisme, tous les efforts des grands coeurs pitoyables, comme tous les élans des faibles opprimés ont eu pour but d'établir le règne de la justice."¹

Les nations de l'antiquité étaient guerrières et cruelles, toutes vouées à la jouissance complète du présent, car la croyance en une vie future n'étant pas très répandue, on se livrait aux désirs égoïstes; par suite peu d'actes charitables et peu de soulagement des misérables. Cependant quelques progrès perçaient de temps en temps les ténèbres. En Egypte et en Perse, il y avait un code qui établissait certaines règles de conduite, mais aux Indes la métempsycose ne laissait guère de place aux préoccupations humanitaires. En Chine, il en était tout

autrement; on espérait toujours un retour à l'âge d'or, et le bouddhisme, fondé sur une considération des maux qui rongent la société, avait créé une religion d'amour et de pitié et avait beaucoup fait pour adoucir les moeurs de la Chine, du Japon et des Indes.

A la Grèce il manquait presque entièrement l'idée d'un état de perfection progressive où le bonheur serait à la portée de tous. Pour les Grecs, la chose la plus parfaite était celle qui changeait le moins; on croyait que l'âge d'or était irrévocablement passé. Certains philosophes comme Platon, prétendaient que l'homme tâchait de retrouver ce paradis perdu, mais ils n'offraient pas une doctrine de progrès graduels. Le culte de Zeus renfermait certaines idées morales, notamment l'éloge de la justice et de la pitié, mais les dieux de Grèce semblent, en général des dieux vengeurs.

On trouve chez les Hebreux, les sources les plus directes auxquelles les poètes romantiques ont puisé quand ils ont chanté la pitié sociale. La Bible et la pensée chrétienne ont toujours exercé une influence énorme sur les écrivains français. Les sages et les prophètes

du Vieux Testament prêchent la charité, car "Qui a pitié du pauvre, prête au Seigneur et le Seigneur lui rendra son bienfait"¹ disent les prophètes. Le livre de Deuteronomie exhorte le peuple à faire une année de remise tous les sept ans afin, dit le prophète, "qu'il n'y ait au milieu de toi aucun pauvre".² Les actions bienfaites seront récompensées mille fois par Dieu, ici-bas et au ciel.

"Tu lui donneras, et ton coeur, ne lui donnera point à regret; car à cause de cela, le Seigneur, ton Dieu, te bénira dans toute ton oeuvre, et dans toute chose à laquelle tu mettras ta main.

Car il ne manquera pas de pauvre au pays; c'est pourquoi je te commande et te dis; Ouvre, dans ton pays ta main à ton frère, à l'affligé et au pauvre de ton peuple.³

La pauvreté selon le prophète et selon le Christ est donc inévitable, idée qui se retrouve chez Bossuet et chez les poètes quoiqu'ils rêvent à un jour où la misère disparaîtra du monde. La même note résonne dans l'Ecclésiaste:

"Jette ton pain sur la surface des eaux; car avec le temps tu le retrouveras."⁴

Cette pensée est un des préceptes favoris de Bossuet. Le Mendiant de Lamartine, La Prière Pour Tous, et Pour les

1. Poverbes, xix, 17.
2. Deuteronomie, xv, 1.

3. L'Ecclésiaste ii, 1.
4. Ibid 11, 12.

Pauvres de Victor Hugo la reproduisent également. Les rois surtout se doivent aux pauvres:

"Le trône qui fait justice aux pauvres selon la vérité sera affermi à perpétuité."¹

Le poème Conseil de Victor Hugo, expression poétique de la même exhortation, ordonne aux rois de soulager les maux du peuple, car le pain qu'on porte au vieillard, les cris reconnaissants de la femme secourue et les remerciements joyeux de l'enfant

"Sont la meilleure digue aux foules furieuses."

Bien que le Vieux Testament soit une suite continue de guerres et bien que Dieu semble le "Dieu des Armées", les prophètes prévoient une société où tout le monde vivra en frères, un paradis d'où la guerre disparaîtra.

"Le loup demeurera avec l'agneau, et le léopard prendra gîte avec le chevreau; le veau, le lionceau et le bétail qu'on engraisse sont ensemble et un petit enfant les conduira."²

Lamartine s'est certainement inspiré de ce passage dans Le Livre Ancien de la Chute d'un Ange. Michée parle aussi de cet avenir lointain où la paix régnera.

"De leurs épées elles (les nations) forgeront

1. P^overbes xxix, 14.
2. Esaie xi, 6.

hoyaux, et de leurs hallebardes, des serpes.
Une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre
et elles ne s'adonneront plus à la guerre."¹

Avec l'avènement du Christ, la religion se base non plus sur la crainte, mais sur l'amour. Jésus se penche sur les misérables, il condamne l'esprit qui s'attache trop à la richesse et déclare bienheureux ceux qui ne possèdent rien ici-bas. Dans ses paraboles il prêche la miséricorde; la parabole du mauvais serviteur enseigne qu'il faut pardonner aux autres si l'on veut être pardonné.

"Méchant serviteur, je t'ai remis toute cette dette, parce que tu m'en as prié, ne te fallait-il pas aussi avoir pitié de ton compagnon de service, comme j'avais eu pitié de toi?"²

Il demande aux hommes de recueillir chez eux les pauvres, les impotents, les boiteux et les aveugles. La parabole du riche et de Lazare avertit les riches impitoyables que les maux de l'au-delà seront le châtement des biens mal employés ici-bas. Tout misérable est notre frère dit Jésus dans la parabole du bon Samaritain, et nous devons le secourir.

1. Michée iv, 3 (et suite)
2. Matthieu xviii, 32, 33.

L'aumône est un des devoirs sacrés du chrétien, mais cette charité devrait être dictée par le coeur non par la vanité:

"Lors donc que tu donneras l'aumône, ne fais point sonner la trompette devant toi comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, pour être honorés des hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont reçu leur récompense.

Mais quand tu donnes l'aumône, que ta main gauche ne sache point ce que fait ta main droite:

Afin que ton aumône se fasse en secret. Et ton Père qui voit ce qui se fait en secret te récompensera lui-même publiquement."¹

Le Sermon sur la Montagne résume tout idéal d'amour et de pitié, tout élan généreux qu'ait jamais éprouvé un coeur sensible. Toute action, toute parole de Jésus respire un pardon céleste, et établit la réhabilitation du paria. Le relèvement des misérables est la base de l'enseignement du Christ.

En Europe, le Moyen Age, longue suite de souffrances, de guerres et de cruauté de toute sorte, doit à l'Eglise presque la seule opposition contre la brutalité des moeurs. Du sein de la féodalité s'élève la chevalerie,

1. Matthieu vi, 2,3,4.

qui, sous l'influence de l'Eglise consacre ses forces à la défense de l'opprimé. La deuxième force civilisatrice, les Lettres, dépendait de l'Eglise seule. C'est l'Eglise aussi qui aspirait à interrompre à intervalles périodiques la guerre, fléau du Moyen Age. Les nombreuses Maisons-Dieu, dirigées par des ecclésiastiques se multipliaient au treizième et au quatorzième siècles; on s'occupait de l'hospitalisation des aveugles et on fondait des institutions qui avaient souvent l'aspect d'une famille religieuse.

"L'esprit du siècle voulait que les souffrances s'entr'aidassent, en s'offrant mystiquement à Dieu, les uns pour les autres; l'organisation même des oeuvres charitables traduisait dans les faits le dogme catholique de la communion des saints, de la réversibilité des mérites, et de la solidarité surnaturelle."¹

Les moines et les religieuses se vouaient au soulagement des maux et dispensaient aux pauvres la charité et les soins médicaux. On exhortait les riches à donner des aumônes aux misérables qui fourmillaient déguenillés et affamés aux portes des églises, mais ce n'était pas un acte de charité de la part des riches qui espéraient réparer par l'argent leur méchanceté d'ici-bas et assurer leur entrée

1. Hanotaux; La Nation Française; Tome 6, p. 261.

au Paradis.

La pitié existait comme qualité abstraite ou *usstem/*
allégorique chez certains écrivains du temps. Nous citons
ici un éloge de la pitié tiré d'un poème du douzième siècle:

"Selonc l'ordre de charité
Aint chascuns hons l'umanité.
Charitez ai de feu semblant
qui antor soi art et esprent;
Aincois esprent lou feu prochain.
et puis si s'etent au loitain;
lou leu ou naist chauffe avant
et con plus croit, et plus s'espent
Tel doit estre amors ordenee
en fait, en dit et en pensee,
et qui s'amour issi espant
icil ainme ordeneement *e/*
Au suens por deu doit ains aidier
de s'ahie on greignor mestier;
car qui nen ai pidie dou suen
commant l'avra il dou loitien? . . .

Vers la fin du Moyen Age, l'Eglise perdit beaucoup de son idéalisme et de son ancienne influence. La Guerre de Cent Ans avait aggravé le malaise social. François Villon nous a fait un tableau puissant de la violence et du désordre de l'époque dans ses poèmes. Le clergé se laissait souvent corrompre, l'idéal monastique perdait de son prestige, et le traitement des hérétiques était une moquerie cruelle du précepte de Jésus: "Aimez-vous". Cependant, l'Eglise restait le seul intercesseur des pauvres auprès des riches,

et des rois, même si elle rejetait trop souvent son rôle de père pour assumer celui de justicier et de guerrier. mf

La Renaissance apportait à sa suite des améliorations considérables; l'homme comptait enfin comme entité, mais l'individualisme sans bornes de certains aventuriers de l'époque, des Visconti, des Medici, des Borgia empêchait tout espoir de société plus équitable, et rendait les injustices sociales même plus apparentes. L'humanisme s'intéressait profondément à l'homme, et se dévouait au bien-être moral, spirituel et social de l'humanité. Pour la première fois, on a une base intellectuelle et de nouvelles méthodes scientifiques pour juger et pour agir -- on s'accoutume à penser sans la direction de l'Eglise. C'est ce changement qui rend possible un livre comme l'Utopie de Sir Thomas More, qui critique d'une manière vraiment hardi la société de l'époque e, et en prévoit une meilleure, tout en suggérant des modifications aux institutions corrompues et inefficaces de l'époque. ef

La bonté sincère de cet homme est évidente dans sa peinture des misères causées par la protection de la propriété seigneuriale. "On peut dire que les moutons, animaux dociles et paisibles, dépeuplent des villages et même des villes, et dévorent les hommes."¹ Les suites naturelles de cette dépossession sont le chômage, la mendicité, et la famine. Le

1. More, Utopia, Page 8.

voleur, poussé par son extrême nécessité est pendu, et cependant Dieu nous défend de tuer. Le vrai criminel, dit More, au lieu de subir la peine de mort devrait acquitter sa dette à la société par la consécration de sa vie aux travaux publics pendant un certain nombre d'années. Les habitants de l'Utopie détestent la guerre et désirent le bonheur de tous plutôt que la conquête et l'agrandissement du pays. En effet More peut être considérée un des promoteurs les plus importants de la pensée sociale. 27

Considérons un peu la France au dix-septième siècle. Quel était le sort du peuple pendant cette période éclatante de l'histoire de France? Jamais le luxe excessif ne blessa plus les pauvres; la misère était intense et générale. Les paysans étaient les esclaves de leurs seigneurs féodaux et la vie d'un roturier ne comptait pas. Cependant, les auteurs du temps parlent très peu de ces misères, et la cause en est claire; toute oeuvre littéraire était destinée aux lectures royales ou aristocrates. On ne peut séparer la littérature de l'époque de la vie des salons. Le poète n'ose donc pas signaler ces abus ni se faire le guide de la nation comme plus tard. Bref, au dix-septième siècle, le privilège le plus sordide prévalait; on acceptait la enry

misère comme ordonnée par Dieu et par suite, immuable. L'Eglise prêche, bien entendu, contre la richesse excessive et exhorte les riches à donner des aumônes considérables, car la charité leur assurera le Paradis. On doute parfois de la pitié désintéressée des prédicateurs; chez eux la charité semble être fondée trop souvent, non sur l'amour sincère des pauvres, mais sur l'intérêt des riches.

L'homme sincère et bienfaisant qu'est Bossuet, se fait voir dans ses oraisons et dans ses sermons, mais ce prélat connaît trop bien ses devoirs auprès de ses auditeurs augustes pour leur prêcher et les menacer dans des termes trop sévères. Il se borne à dire que le pauvre aura sa récompense au paradis, et que le riche y aura son supplice. Dans ses oraisons funèbres, il loue toujours la charité du défunt, mais ses éloges qui nous semblent conventionnelles et de simples exemples pour les vivants. La charité, donc est une exhortation de l'Eglise à combattre la vanité des pompes de ce monde. De temps en temps chez Bossuet, la charité est l'inspiration d'une éloquence inoubliable, comme par exemple le passage qui commence par ces mots: "Dormez votre sommeil, riches de

27

la terre et demeurez dans votre poussière."¹

Bossuet flagelle la dureté des riches qui seront accusés devant Dieu par les pauvres.

"Parmi les cris furieux de ces pauvres impudents et insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres qui tremblent devant vous, qui accoutumés à surmonter leur pauvreté par leur travail et par leurs sueurs, se laissent mourir de faim plutôt que de découvrir leur misère? C'est pourquoi ils meurent de faim, oui Messieurs, ils meurent de faim dans vos terres, dans vos châteaux, dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels; nul ne court à leur aide; hélas! ils ne vous demandent que le superflu, quelques mets de votre table, quelques restes de votre grande chère."²

D'une voix d'airain, Bossuet déclare dans le même sermon que les hommes riches aux coeurs impitoyables, et oublieux de leur responsabilité devant Dieu sont

"des voleurs sans dérober et des meurtriers sans verser le sang, c'est-à-dire, ils volent aux pauvres quand ils ne l'ont pas revêtu, et l'égorge cruellement quand ils ne l'ont pas nourri. O Dieu clément et juste! ce n'est pas pour cette raison que vous avez communiqué aux grands de la terre un rayon de votre puissance. Vous les avez faits grands pour servir de pères à vos pauvres . . . leur grandeur au contraire les rend dédaigneux, encore qu'ils voient tous les jours, non tant de pauvres et de misérables, que la misère elle-même, et la pauvreté en personne, pleurante et gémissante à sa porte.

-
1. Bossuet; Oraisons Funèbres et Sermons; Oraison Funèbre de Michel LeTellier.
 2. Sermon Sur l'Impénitence Finale, p. 186.

D'où vient une dureté si étonnante?"¹

Le péché du pauvre est servile et timide, le pauvre se cache espérant passer inaperçu dans les ténèbres; le riche, au contraire, contraste avec la noblesse innée du pauvre; il est audacieux et vantard et fait parade de sa dureté de coeur et de son péché. Victor Hugo, lui aussi, attribuera plus tard la vertu aux humbles et le vice aux grands.

Qui peut oublier la beauté poétique et évangélique des lignes suivantes adressées aux riches:

"Ah si vous aviez soulagé leurs maux, si vous aviez eu pitié de leur désespoir, si vous aviez seulement écouté leurs plaintes, vos miséricordes prieraient Dieu pour vous: les bénédictions qu'ils auraient données, lorsque vous les auriez consolés dans leur amertume, feraient maintenant distiller sur vous une rosée rafraîchissante, leurs côtés revêtus, dit le saint prophète, leurs entrailles rafraîchies, leur faim rassasiée vous auraient béni; leurs saints anges veilleraient autour de votre lit comme des âmes officieux; et ces médecins spirituels consulteraient entre eux nuit et jour pour vous trouver des remèdes."²

Chez Bossuet ~~leur~~, ce sont les exhortations conventionnelles de l'Eglise exprimées avec ménagement à ses auditeurs, mais, en même temps poussées avec une éloquence et une puissance qui traduit son coeur miséricordieux et

1. Sermon Sur l'Impénitence Finale, p. 186.
2. Ibid, p. 187.

son grand courage.

La littérature de cette époque étant destinée à un milieu brillant et luxueux restait aristocraté. La critique attaquait à peu près uniquement les défauts moraux. Molière, cette grande âme sympathique et indulgente, a rarement mis en scène les paysans et n'a pas critiqué les nobles; pourtant il a dû voir la misère la plus abjecte pendant son séjour dans les provinces. Cela s'explique facilement; Molière était surtout organisateur des fêtes royales, son devoir, donc, était d'amuser cette cour éclatante, non de remplir les devoirs de l'Eglise.

Madame de Sévigné, propriétaire, femme et mère, ne s'attendrit pas sur ses paysans, elle ne les comprend pas. Comme Victor Hugo nous en voulons, peut-être, à cette femme d'être allée voir l'exécution de l'empoisonneuse, Mme de Brinvilliers, qui était d'ailleurs son amie. Tout le monde courait à de tels spectacles, Mme. de Sévigné a suivi son temps, voilà tout.

Fénelon parle dans Le Télémaque, roman didactique écrit pour son jeune élève, le Duc de Bourgogne, d'une Utopie qui sera évidemment très différente de l'époque

de Louis XIV. C'est la préparation systématique du prince qui sera roi un jour. Minerve, sous la forme de Mentor, indique à Télémaque les erreurs qu'il doit éviter et les qualités qu'il doit cultiver afin d'être un roi juste et clément. On passe en revue les rois dont le nom est maudit à jamais et les rois dont la clémence et la bienfaisance ont été acclamées par les dieux et par les hommes. Mentor enseigne que dans l'état idéal, le souverain doit veiller sur le commerce, et supprimer le luxe excessif, car le luxe, c'est la ruine. Un retour à la vie agricole lui semble le remède à tous les maux, et le sage qui est naturellement l'auteur lui-même, peint une scène idyllique de bonheur pastoral. Le travail manuel sera universel et tout le monde aura de quoi satisfaire ses besoins. Les rois doivent renoncer à la gloire militaire,

"La vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité."¹

Nous trouvons dans ce livre une déclaration de la fraternité des peuples, par suite la guerre est fratricide:

"Tous les peuples sont frères et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs frères, qui est leur propre sang!

1. Livre 9, p. 242.

La guerre est quelquefois nécessaire, il est vrai; mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable en certaines occasions."¹

Les attaques sont déguisées, bien entendu, et la censure se perd souvent dans des détails abondants de voyage, mais la critique existe néanmoins.

La Bruyère, peintre, et observateur juste de son époque, est surtout moraliste, mais il n'a pu s'empêcher de signaler au moins deux fois, les misères honteuses des paysans qui composaient la vaste majorité de la population. Ces deux passages sont d'autant plus saisissants qu'ils sont uniques dans la littérature du temps:

"Il y a des misères sur la terre qui saisissent le coeur; il manque à quelques-uns jusqu'aux aliments; ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits précoces; l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse; de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avalier en un seul morceau la nourriture de cent familles."²

Qui saurait jamais oublier l'ironie mordante du passage suivante?

"L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs,

1. Livre 9, p. 242.
2. Des Biens de Fortune.

livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible, ils ont comme une voix articulée et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé."1

Ces deux passages retentissent comme des coups de massue dans une littérature polie, indifférente aux maux d'autrui.

Le dix-septième siècle donc, n'est qu'une continuation du moyen âge en ce qui concerne la pitié sociale; quoique l'esprit critique commence à naître. Le dix-huitième siècle, cependant, marque l'avènement d'une ère nouvelle; l'amour de l'humanité est une des grandes vertus de ce siècle. La pensée religieuse s'affaiblit; l'esprit de raison et de justice remplace l'esprit de résignation et de foi. On y trouve de nouveaux soucis humanitaires, les réformes des hôpitaux et l'amélioration de la condition des paysans. Des théories de réforme font partie intégrante de toute pensée politique ou moral du temps, et la sensibilité se joint à la pression

1. De l'homme.

économique. On demande une caisse publique de secours, des banques rurales, la surveillance de l'alimentation des travailleurs et la suppression de la mendicité. A partir de 1750 environ, sous l'influence des idées de fraternité et d'égalité, un nombre considérable de petites sociétés se développèrent: petites sociétés où on se réunissait pour vivre en communauté, rejetant toute influence de propriété et de cupidité, où l'amour fraternel remplaçait le despotisme politique et la misère sociale.
 au XIX^e siècle
Un mouvement pareil se fit voir en Angleterre où Robert Owen essaya de fonder une telle communauté en Amérique.

La littérature du dix-huitième siècle a une base nouvelle; c'est une littérature d'idées, destinée non aux lecteurs aristocrates, mais à tout homme penseur. C'est déjà un lieu-commun de signaler comme une des causes importantes de la Révolution Française, les oeuvres des philosophes, des Encyclopédistes, répandues dans tous les villages de France. Toute étude sur la pitié sociale devra donc se baser sur les oeuvres des écrivains du dix-huitième siècle, comme toute étude sur le romantisme doit

commencer par une étude des devanciers du romantisme au dix-huitième siècle. L'esprit rationnel de l'époque, esprit brillant et surtout versatile s'intéressait à tout; les grands écrivains n'étaient que des dilettanti de la pensée sociale, mais c'étaient en même temps des éclaireurs qui signalaient aux hommes les abus, et montraient la voie où il fallait chercher des remèdes. "Que le dix-huitième siècle vienne au secours du dix-neuvième",¹ s'écria Hugo. La critique est plus souvent spéculative qu'active, inspirée par des opinions morales ou par l'imitation de l'antiquité. On y cherche en vain un esprit tout à fait nouveau; les habitudes de l'ancien régime n'étaient pas encore relâchées; les philosophes avaient besoin des princes et ne voulaient pas se les aliéner. Le mouvement socialiste et miséricordieux ne viendra qu'après la Révolution Française et la naissance des grandes industries.

Montesquieu n'a rien de révolutionnaire ni même de très tendancieux dans ses observations, mais il rêve à un partage plus égal des biens et prêche le droit de

1. Actes et Paroles, Tome 4, Le Centenaire de Voltaire, p. 85.

tous à la subsistance et au travail honnête:

"Quelques aumônes qu'on fait à un homme nu dans les rues ne remplissent point les obligations de l'Etat qui doit à tous les citoyens une subsistance assurée, la nourriture, un vêtement convenable et un genre de vie qui ne soit point contraire à la santé."¹

Selon Montesquieu le seul moyen de corriger les conditions répréhensibles c'est d'éclairer les peuples; éclairer, c'est le devoir sacré du philosophe. Il voit dans les institutions la cause de la corruption sociale de l'Etat. Sous forme de fiction dans Les Lettres Persanes, il expose un tableau critique des institutions, et une peinture de la dureté de coeur de son temps. Les habitants d'un pays idéal, les Troglodytes, étaient bien différents:

"Ils avaient de l'humanité; ils connaissaient la justice; ils aimaient la vertu; autant liés par la droiture de leur coeur que par la corruption de celui des autres, ils voyaient la désolation générale et ne la ressentaient que par la pitié; c'était le motif d'une union nouvelle."²

Montesquieu est un avocat de la tolérance religieuse, et il censure l'humanité qui veut affliger les consciences ou faire périr le corps. Selon lui, toutes les religions contiennent des préceptes utiles à la société

1. Lichtenberger; Le Socialisme Français au 18^e Siècle; p. 92. (Espr. Lib.)
2. Lettres Persanes, Lettre XII.

toutes prêchent la soumission et l'obéissance. Et voici qu'il flagelle l'esclavage, source des richesses immenses à cette époque:

"Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête; ils ont le nez si écrasé, qu'il est presque impossible de les plaindre. 24

On ne peut se mettre dans l'esprit que Dieu, qui est un être très sage, ait mis une âme, surtout une âme bonne dans un corps tout noir. .

. . Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes, parce que si nous les supposions, on commencerait à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes des chrétiens."¹

Dans cette exhortation indirecte et ironique, il conseille aux rois l'indulgence, et la pitié. Montesquieu, dans de tels passages se montre, en effet, un des avocats de la miséricorde.

Le monde moderne doit à Voltaire une dette énorme, en ce qui concerne la liberté, la tolérance, et la fraternité. Le dix-neuvième siècle n'est qu'un élargissement et un éclaircissement de ses idées. Victor Hugo l'a reconnu comme l'influence principale qui l'a conduit à l'amour et la pitié des souffrants. Voltaire a fait "la guerre de la pensée contre la matière, la

1. L'Esprit des Lois, Livre XV, Chap. V.

la guerre de la raison contre le préjugé, la guerre du juste contre l'injuste, la guerre de l'opprimé contre l'opprimeur, la guerre de la bonté, la guerre de la douceur. Il a eu la tendresse d'une femme et la colère d'un héros. Il a été un grand esprit et un immense coeur."¹

C'est un esprit fécond, intense, impétueux et pourtant, pratique, qui s'exprime par des paroles ou mordantes ou ironiques, pleines d'amour ou de haine.

Comme ses prédécesseurs il s'apitoie sur les pauvres et censure la somptuosité et la dureté des seigneurs riches dont la charité, donnée à contre-coeur, est si souvent mesquine et insultante.

"Nous avons l'art d'arracher les vêtements et le pain à ceux qui sèment le blé et préparent la laine, l'art d'accumuler tous les trésors d'une nation entière dans les coffres de cinq ou six cents personnes, l'art de tuer, publiquement, en cérémonie, avec une demie-feuille de papier, ceux qui nous ont déplu comme une Maréchale d'Ancre, un Maréchal de Marellar, un duc de Somerset, une Marie Stuart, l'usage de préparer un homme à la mort par des tortures pour connaître ses associés, quand il ne peut avoir eu d'associés; les bûchers allumés, les poignards aiguisés, les échafauds dressés pour des arguments en baralipton; la moitié d'une nation occupée sans cesse à un l'autre loyalement. Je parlerais plus longtemps qu'Esdras, si je voulais faire écrire nos abus sous ma direction."²

1. Actes et Paroles, Le Centenaire de Voltaire, p. 77.
2. Mélanges, Tome 6, p. 390.

Non seulement il prêche l'amour de ses semblables d'une manière qui tient de bien près aux principes de Jésus-Christ, mais il met ces principes en action et voilà que la famille Calas, la famille Sirven, le chevalier de la Barre trouvent en lui un défenseur éloquent et infatigable. Les habitants de Ferney, qui souffrent de la misère la plus abjecte deviennent prospères sous la sage tutèle du "Patriarche" qui fonde une industrie d'horlogerie, et qui consacre son énergie prodigieuse, ses connaissances pratiques à veiller sur les menus détails de la vie de ces gens. -- Un propagandiste par excellence, soit, mais un homme bienfaisant aussi.

Notre génération qui maintient avec une intensité toujours croissante que la guerre est le père du crime, sera éternellement redevable à Voltaire d'avoir élevé la voix contre cette boucherie inutile. Les Quakers lui servent de modèles, et dans ses Lettres Philosophiques, un Quaker vénérable est le porte-parole de Voltaire:

"Nous n'allons jamais à la guerre, ce n'est pas que nous craignons la mort; au contraire, nous bénissons le moment qui nous unit à l'Être des êtres; mais c'est que nous ne sommes ni loups, ni tigres, ni dogues, mais hommes, mais chrétiens. Notre Dieu qui nous a ordonné d'aimer nos ennemis

et de souffrir sans murmures, ne veut pas sans doute, que nous passions la mer pour aller égorger nos frères parce que des meurtriers vêtus de rouge, coiffés d'un bonnet haut de deux pieds enrôlent des citoyens en faisant du bruit avec deux petits bâtons sur une peau d'âne bien tendue. Et lorsque, après des batailles gagnés, tout Londres brille d'illuminations, que le ciel est enflammé de fusées, que l'air retentit du bruit des canons, nous gémissons en silence sur ces meurtres qui causent la publique allégresse."¹

Il en veut, comme nous, aux prêtres qui ne prêchent pas contre la guerre, qui bénissent, au contraire les étendards de l'armée et remercie Dieu "quand la terre a été inondée de sang". La guerre rassemble autour d'elle l'horreur, la corruption et la souffrance; elle renferme

"tout ce que la perfidie a de plus lâche dans les manifestes, tout ce que l'infâme fripponnerie a de plus bas dans les fournitures des armées, tout ce que le brigandage a d'affreux dans le pillage, le viol, le larcin, l'homicide, la dévastation, la destruction."²

Les guerres sont activées par la présence des troupes mercenaires qui se trouvent partout en Europe et qui pèsent comme un fardeau sur toutes les nations. Voltaire suggère deux remèdes contre la guerre: la crainte, et un sentiment plus noble, plus désirable: la pitié.

1. Mélanges, Lettres Philosophiques I, p. 86.

2. Idem.

L'esclavage est une des plaies béantes de la société et Voltaire réclame le droit des esclaves en France, c'est-à-dire, des serfs féodaux et des esclaves indigènes.

"Nous n'avons pas, à la vérité, de droit naturel d'aller garrotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coup de nerf de boeuf à nos sucreries de la Barbade, comme nous avons le droit naturel de mener à la chasse le chien que nous avons nourri."¹

Il s'indigne contre les prêtres de la Franche-Comté et de la Bourgogne dont les serfs féodaux ne sont que des esclaves maltraités, mal nourris et mal vêtus, appartenant corps et âmes aux ecclésiastiques. "Telle est l'humanité, telle est la charité chrétienne."²

Cependant, c'est comme avocat de la tolérance, et de la douceur en ce qui concerne les lois criminelles que Voltaire mérite d'être rangé parmi les bienfaiteurs du monde civilisé. On lui a maintes fois reproché d'être l'ennemi acharné de la religion; il était loin de l'être, mais il attaquait tout dogme intolérant qui prétendait sauver l'âme par la torture du corps. L'intolérance lui

1. Mélanges, Tome 6, p. 355.

2. Ibid, p. 357.

semble plus barbare que le droit des tigres, "car les tigres ne déchirent que pour manger et nous, nous sommes exterminés pour des paragraphes."¹ Si l'on veut vivre selon les principes du Christ, il faut être martyr et non bourreau. Son esprit pratique et son coeur miséricordieux constatent que l'innocent est plus souvent torturé et supplicié que le coupable. Il passe trois ans à la défense de la famille Calas; il écrit des pamphlets, il adresse des lettres à ses amis puissants avec une persévérance étonnante. Grâce à lui, il y a une réhabilitation complète des membres survivants de la famille. Que de pages éloquentes sur l'histoire de cette malheureuse famille, sur la mort du père et sur les misères effroyables des autres! Voltaire ne s'épargne point dès qu'il s'agit de défendre une victime contre l'intolérance ou la cruauté. Il s'étonne que les hommes se plaisent à voir les supplices de ceux qui sont manifestement innocents.

"Faut-il que la justice, instituée pour être la gardienne de la société en soit quelquefois le fléau?"²

Il vaut mieux sauver un coupable que de punir un innocent.

1. Mélanges, Tome 3, p. 412.
2. Ibid, Tome 7, p. 412.

Cette loi universelle dictée par la nature, est-elle bannie du coeur des magistrats? Voltaire ne croit pas que la société puisse juger un crime du point de vue moral. Les hommes, atomes d'un moment, n'ont pas le droit de prévenir les décrets du Créateur. Il faut laisser au coupable le temps de se repentir et de réparer sa faute. D'ailleurs on devrait condamner le criminel à vivre pour l'utilité de la société; qu'il travaille pour son pays parce qu'il a nui à son pays! La société devrait exiger des réparations et la mort ne répare rien.

"Forcez les hommes au travail, vous les rendez honnêtes gens."¹

Voltaire prêche l'abolition de la torture comme Victor Hugo prêchera plus tard l'abolition de la peine de mort.

"Quoi! vous n'avez point de preuves et vous punissez pendant deux heures un malheureux par mille morts pour vous mettre en droit de lui donner une d'un moment. Vous savez assez que c'est un secret sûr pour faire dire tout ce qu'on voudra à un innocent qui aura des muscles délicats et pour sauver un coupable robuste."²

Les prisons ont besoin de réformes pressantes,

1. Mélanges, Tome 7, p. 555.
2. Ibid, p. 581.

et Voltaire, écrivain sociologue, réclame l'amélioration des conditions hy^géniques des prisons et insiste à ce que l'imprisonnement soit proportionné à l'énormité du crime.

"Faut-il plonger dans le fond du même cachot un malheureux débiteur insolvable et un scélérat violemment soupçonné de parricide?"¹

La charité et la bonne police

"devraient réformer les prisons qui ne sont que des cloaques d'infection qui répandent les maladies et la mort, non seulement dans leur enceinte, mais dans le voisinage. Le jour y manque, l'air n'y circule point. Les détenus ne s'entre-communiquent que des exhalaisons impestées."²

Voltaire revendique un traitement plus humain des femmes déchues et propose l'établissement d'un hôpital où elles auraient tous les soins désirés. Il montre la nécessité d'avoir des hôpitaux et des asiles pour abriter les vrais misérables, tout en demandant la suppression des mendiants qui font de leur pauvreté un métier. Des hôpitaux, administrés par le gouvernement municipal, se trouveraient dans chaque ville. Ils ne disperseraient pas les aumônes cependant; les impotents y seraient secourus bien entendu, mais les autres seraient forcés à

1. Mélanges, Tome 7, p. 581.
2. Ibid, p. 583.

un travail utile.

Bref, la pensée humanitaire fait la liaison entre ce penseur du dix-huitième siècle et la société actuelle. On a prétendu qu'il ne cherchait que la gloire, que sa bienfaisance n'était qu'une sorte d'amour propre, mais au contraire, cet homme dont toute la force d'esprit, pendant une longue vie, s'est consacrée à la cause des innocents, peut être considéré quelque peu sincère. Peu de gens ont témoigné l'amour de leurs semblables d'une manière plus concrète que lui, peu d'écrivains y ont ajouté plus de bonté, d'originalité, de force et d'éloquence. Il travaille en effet dans "l'unique dessein de rendre les gens plus compatissants et plus doux".¹ L'histoire a bien prouvé la justice de sa prophétie :

"Je sème un grain qui pourra un jour produire une moisson."²

Rousseau marque le commencement d'une ère nouvelle; c'est un homme du dix-huitième siècle, de l'Age de Raison, mais c'est un précurseur direct du mouvement romantique du dix-neuvième siècle. Chez lui, le peuple

1. Prière à Dieu.

2.

aura une importance toujours croissante; il en veut à tout ce qui n'est pas peuple, mais en même temps, on sent qu'il hait le peuple et qu'il est foncièrement aristocrate. À en juger par ses paroles il est révolutionnaire et même anarchiste; à en juger par ses actes, il aime la société brillante, les nobles et les grandes dames qu'il prétend haïr. Peu d'hommes renferment en eux-mêmes une telle contradiction, il est à la fois grand individualiste et grand socialiste. Il plaide avant tout sa propre cause, mais en même temps il embrasse les droits des malheureux. Chez lui nous croyons trouver non la vraie pitié sociale, mais le révolte d'un homme qui se croit maltraité par la société. Mais^{si} Rousseau lui-même n'était pas inspiré par un amour sincère des pauvres, il savait, néanmoins, entraîner des coeurs ardents et généreux à compatir à la misère des hommes et à en projeter des remèdes. Quoique ses oeuvres soient moins basées sur l'amour vrai du peuple que celles de Voltaire, elles ont, cependant, l'apparence plus populaires. Elles étaient lues à une époque où la royauté et l'aristocratie perdaient de leur prestige, où l'idée d'égalité se développait peu à peu; pour les hommes

de cette génération-là, Rousseau était un mage, un prêtre infallible.

Chez Rousseau le thème principal est la protestation contre l'inégalité de fortune, de privilèges, et de droits. Chaque page de son Discours sur l'Inégalité et de son Contrat Social proclame avec une éloquence passionnée, l'égalité de tous. Ce sont les institutions qui sont responsables de cette inégalité, la Société a détruit l'Age d'Or. Rousseau nie tout à fait le pouvoir constructeur et organisateur de la Société. Et voilà la base essentiellement fautive de sa thèse; l'état sauvage n'aurait pu être un âge d'or. Il a existé et il existera tout le temps des inégalités physiques et intellectuelles parmi les hommes. Seulement la sélection pratiquée pendant des siècles pourrait produire des hommes égaux, et pour cela, il faudrait, non un état sauvage, mais une société organisée à un degré de perfection.

Rousseau compatit donc, aux souffrances des hommes plus misérables que lui.

"Nous ne voyons presque autout de nous que des gens qui se plaignent de leur existence, plusieurs même qui 'en privent autant qu'il est en eux, et la réunion des lois divines et humaines, suffit

à peine pour arrêter ce désordre. Je demande si jamais on a oui dire qu'un sauvage en liberté ait seulement songer à se plaindre de la vie et à se donner la mort."¹

L'homme ne serait qu'un monstre s'il n'était pas miséricordieux -- la pitié supplémente toujours la raison et produit toutes les vertus sociales.

"En effet, qu'est-ce que la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux coupables, ou à l'espèce humaine en général. La bienveillance, l'amitié même, sont à la bien prendre, des productions d'une pitié consistante, fixée sur un objet particulier, car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose que désirer qu'il soit heureux?"²

Dans la société moderne, ce sont les humbles seuls qui éprouvent des sentiments de pitié -- l'homme prudent s'éloigne des querelles dans la rue, la femme des Halles, pleine de miséricorde, sépare les combattants. Rousseau qualifie les riches de "loups affamés" animaux rapaces qui mangent la chair des pauvres. De quel droit vivent-ils aux dépens des pauvres qui périssent ou souffrent par manque de ce que d'autres ont de trop?

"Il est manifestement contre la loi de nature de quelque manière qu'on la définisse . . . qu'une poignée de gens regorge de superfluités tandis

1. Discours sur l'Inégalité, p. 98.
2. Ibid, p. 103.

que la multitude manque du nécessaire."¹

Les réformes pratiques que Voltaire énonce si clairement, ne se trouvent pas chez Rousseau. L'esclavage, bien entendu, est incompatible avec sa théorie d'égalité, mais les attaques ont un caractère très général. Rousseau ne s'oppose pas tout à fait à la peine de mort; selon lui, le malfaiteur menace la Société, et devient donc traître à la patrie. S'il est condamné, il périt non comme citoyen, mais comme ennemi. Un gouvernement fort exerce très peu son droit de tuer.

"Dans un Etat bien gouverné, il y a peu de punitions, non parce qu'on fait beaucoup de grâces, mais parce qu'il y a peu de criminels."²

La mort des criminels n'accomplit rien, l'Etat y perd même, car

"Il n'y a point de méchant qu'on ne put rendre bon à quelque chose. On n'a droit de faire mourir même pour l'exemple, que celui qu'on ne peut conserver sans danger."³

Rousseau sait bien s'adresser aux opprimés de la société; il se sert des mêmes arguments, après tout, qu'un orateur du peuple à Hyde Park. Nous sommes d'accord

1. Discours sur l'Inégalité, p. 172.
2. Contrat Social, p. 53.
3. Ibid, p. 52.

avec lui dans sa révolte contre la société de son temps, mais il ne paraît jamais désintéressé et reste toujours égoïste. Nous n'expliquons sa vogue extraordinaire que par sa nouveauté, par sa rupture avec les idées, les sentiments et les formes d'expression de ses devanciers et de ses contemporains.

La tradition humanitaire est ininterrompue dans la philosophie française; ce sont Condorcet et Saint-Simon qui établissent la liaison entre la pensée du dix-huitième siècle et la pitié plus large du dix-neuvième. Le marquis de Condorcet s'allia pendant la Révolution à la cause du peuple opprimé, et tant que la Révolution garda son caractère idéaliste, il fut magistrat honoré. Il s'opposa à l'exécution de Louis XVI, et demanda l'abolition de la peine de mort sauf pour les crimes d'Etat. Les doctrines du Comte de Saint-Simon ont tellement influé sur la pensée du dix-neuvième siècle que nous nous réservons le loisir de les traiter plus tard avec celles des cultes fondateurs de systèmes philosophiques.

Nous chercherons en vain de grands apologistes du mouvement humanitaire parmi les écrivains postérieurs

à Voltaire et à Rousseau. Bernardin de St. Pierre, il est vrai, continue la tradition de Rousseau et peint les joies simples d'une société primitive. Mme. de Staël, un des grands noms de la période de transition ne comprend pas le peuple; elle est trop hautaine, trop impersonnelle pour se baisser au niveau du peuple. Elle considère la Révolution, non comme le commencement d'une ère nouvelle, mais comme la fin de tout ce qu'elle estimait le plus.

L'orgueil, la préoccupation du passé, les délices d'un monde extérieur, nouvellement découvert a occupé Chateaubriand à l'exclusion des soucis humanitaires. Il est anarchiste en regardant la société car, dit-il,

"Le plus grand malheur des hommes, c'est d'avoir des lois et un gouvernement."¹

Au fond il est individualiste et ne veut pas être borné par la société; c'est un de ces hommes qui croient que le monde fut créé uniquement pour eux. En éveillant le sentiment chrétien, il a peut-être préparé le terrain pour une charité plus complète. Chateaubriand est le descendant direct de Rousseau, mais la Révolution au lieu

1. Monglond; Le Prérromantisme Français; p. 148

de consolider ces liens de pensée commune les a rompus, et Chateaubriand s'est détourné de la voie humanitaire afin de poursuivre une voie individuelle et religieuse.

Nous voyons donc que les sources du sentiment romantique de pitié sociale sont en partie intellectuelles et remontent au dix-huitième siècle. On a souvent parlé du grand schisme entre la période rationaliste, et la période romantique, mais on se souvient très rarement que la première période est la base certaine de la seconde, et inaugure bien des nouveautés que le dix-neuvième siècle n'a fait que donner une emphase plus pesante. La tradition chrétienne, toujours importante en France fournit les sources sentimentales de la pitié romantique. Et après tout le dix-huitième siècle suit aussi cette tradition, malgré des critiques hardis de l'Eglise. Voltaire a été exécréé comme l'ennemi acharné de l'Eglise; soit, mais d'une Eglise qui volait aux pauvres, qui torturait, et qui offrait des dogmes au lieu de la divine consolation. Voltaire n'a JAMAIS nié le côté tendre du christianisme - la tolérance, la pitié, et l'humanitarisme prêché par le Christ. Sa Prière à Dieu moitié poétique, moitié satirique, respire cet amour sincère de ses semblables.

Les poètes romantiques, qui subissent les deux grands courants, le sentiment chrétien et l'intellectualisme, exposent tantôt des tableaux déchirants, nous invitant à pleurer à la vue de tant de misère, et tantôt ils raisonnent ou demandent des améliorations souvent avec une ironie mordante. Nous verrons que Lamartine ne raisonne point dans sa poésie; il est sensible, mais hautain, il ne se baisse pas assez au niveau du peuple pour pleurer avec eux. Cependant la bonté céleste l'entoure comme un nimbe. Vigny dépasse en pitié intellectuelle tous ses devanciers, tandis que la pitié chez Victor Hugo est dictée par son cœur miséricordieux. Les oeuvres de ce dernier sont souvent composées à la suite d'une émotion des plus profondes de sorte qu'elles touchent de bien près au journalisme larmoyant.

A l'époque romantique la pensée humanitaire a donc déjà sa tradition. Il existe en outre des maux qui demandent des redresseurs, il existe des sociologues et des penseurs religieux; la scène attend l'arrivée des grands poètes pour soutenir les droits des humbles.

CHAPITRE II

Le Mouvement Philosophique et Religieux

Avant d'esquisser le mouvement philosophique et religieux de la première moitié du dix-neuvième siècle, il faut considérer un peu les conditions sociales qui ont contribué, avec la tradition philosophique du dix-huitième siècle, à la fondation et à la propagation de la doctrine socialiste et humanitaire.

Quoique l'idéalisme ardent de la Révolution Française signalât les plaies béantes de la société, la misère ne disparut pas, mais s'aggrava plutôt après la Révolution, car à la misère déjà existante, s'ajoutait la misère des estropiés de guerre, et des émigrés qui mouraient de faim à l'étranger et en France.

"Tous les Français ont mangé du pain de chien pendant trois ans, et souvent n'en ont pas eu assez pour subsister; plus d'un million sont morts de faim et de misère; tous les Français riches ou aisés ont été ruinés et ont vécu dans l'attente de la guillotine, quatre cent mille ont moisi dans les maisons d'arrêt; parmi les survivants, combien de tempéraments délabrés, combien de corps et d'âmes détraqués par l'excès de privations et d'anxiétés, par

l'usure physique et morale."¹

Avec la persécution des religieux et des religieuses, on éloignait des pauvres leurs serviteurs les plus fidèles. En 1800, l'ancien patrimoine des pauvres fut réduit de moitié ou de deux tiers, et le nombre des pauvres avait triplé. Mais ce fut avant tout, la révolution industrielle qui apportait avec elle des misères navrantes. En Angleterre, la misère était aussi grande et même plus répandue qu'en France, mais on y comprit plus tôt les conséquences de cette révolution, et on se mit à remédier aux abus les plus criants.

En France comme en Angleterre, deux classes nouvelles se développèrent par suite de ce vaste changement économique: celle du capitalisme et celle de l'ouvrier d'usine. Les anciennes relations entre maître et apprenti n'existaient plus, car le capitaliste n'admettait pas ses obligations sociales et humanitaires. L'argent exerçait un pouvoir toujours croissant sur les hommes, sur la politique et même sur les nations. L'ouvrier ne pouvait plus travailler chez lui, car la concurrence

1. Taine; Origines de la France Contemporaine, Tome I; p. 211.

des grandes usines devenait un obstacle infranchissable; il perdait donc son indépendance et venait des provinces, chercher fortune dans les grandes villes, y trouvant le plus souvent non le travail, mais la misère, la famine et les privations de toutes sortes. Il ne faut pas croire, cependant, que la France entière s'industrialisait; elle restait au fond agricole, et les conditions dont nous allons parler se trouvaient presque entièrement dans les grandes villes, car l'agriculture française n'avait pas été atteinte par la révolution industrielle comme en Angleterre. Au dix-huitième siècle la famine ravageait principalement les campagnes, car les fermes étaient trop petites pour nourrir des familles entières; au dix-neuvième siècle la vie des campagnes était bien plus heureuse que celle des villes où l'ouvrier menait une vie d'esclave. L'Etat n'intervenait point; Guizot donnait comme précepte "Enrichissez-vous" et les employeurs étaient favorisés par "le citoyen roi". Donc le pauperisme avec ses suites naturelles, la prostitution, l'illégitimité et la mortalité des enfants, naquit de cette misère intense, de cette vie de ténements, et augmenta la richesse indust-

rielle s'accrut.

Pour bien comprendre les conditions contre lesquelles les poètes romantiques tonnaient, il nous faut examiner un peu les statistiques de cette époque. En 1826, la France avait 31,851,545 habitants -- depuis 1816, un accroissement de 193,000 par an; en 1846, il y avait 35,401,500 habitants.¹ Les salaires des ouvriers à cette époque ne sont pas connus, mais tous les renseignements obtenus indiquent la misère de l'ouvrier d'usine et l'exploitation du travail des femmes. Les salaires industriels sont en baisse régulière de 1814 jusqu'à 1830, tandis que les heures du travail et le prix des denrées alimentaires augmentent très considérablement. Pour certains métiers, comme ceux des tullistes, des brodeuses, des tisserands, des bonnetiers il y a une baisse de salaire incroyable. Les heures du travail varient entre douze et seize heures, mais les jours de douze heures sont rares. Ainsi, malgré un travail acharné, les ouvriers et les ouvrières ne gagnent pas assez pour se loger et se nourrir convenablement; leur nourriture est insuffisante, indigne même des bêtes, la saleté de

1. Lavisse, Tome 5, Livre III.

leurs trous de logement est effroyable. Pour vivre, il faut demander la charité aux bureaux de bienfaisance ou s'adonner à la prostitution et au crime; dans les deux cas c'est la dégénérescence morale. En 1833, 425,000 personnes sont secourues dans les hospices de la France et 700,000 dans les bureaux de bienfaisance, c'est-à-dire, une sur vingt-neuf. Le nombre de criminels augmente, et les récidivistes parmi eux, indiquent assez la puissance croissante du crime. Les mendiants fourmillent à Paris malgré un budget de douze millions cédé à la Caisse de secours. L'acoolisme se répand parmi les misérables, et quant à la déchéance morale, il y a un enfant illégitime sur cinq. En 1840, la France possède cent trente mille enfants trouvés.¹

En 1829 il y a seulement trente mille écoles primaires en France et quinze mille quatre cents élèves à Paris dans les écoles primaires gratuites. Sur une population de vingt-cinq millions, quinze millions sont illettrés. Il n'y a pas de quoi s'étonner que Victor Hugo ait réclamé le droit de l'ouvrier à l'éducation aussi bien qu'au travail.

1. Chiffres donnés par Lavisse, Tome 5, Livre III.

La période de 1815 - 1848 marque le développement du socialisme. Peu de mouvements ont eu des interprètes plus éloquents; ces théoristes sont les descendants directs des orateurs idéalistes de la Révolution comme Condorcet. Ils ont eu du succès parce que cette génération est plus sensible, plus clément, et prête à écouter des hommes qui proposent de nouveaux programmes politiques et sociaux. Par la presse dans toutes ses branches, ces penseurs développent leur projet de société nouvelle, et préparent une ère d'humanité et de charité chrétienne.

Une des écoles de philosophie, celle des Saint-Simoniens dont le chef, le comte de Saint-Simon, avait le don d'attirer, de charmer tous les penseurs distingués de l'époque, comptait parmi ses disciples Augustin Thierry, Auguste Comte et Pierre Leroux. Saint-Simon était un homme de génie indisputable qui avait participé à la Révolution américaine et à la Révolution française, et qui embrassait la cause du peuple. Cependant il ne croit pas que la révolution soit l'instrument du progrès. Il présente une doctrine d'organisation totale de la société ne comptant ni sur le catholicisme ni sur la liberté toute

pure, mais sur l'esprit scientifique et expérimental; il s'agit "d'organiser scientifiquement les pouvoirs sociaux qui conviennent au monde nouveau."¹ Les savants seuls sont capables d'abolir le mal, de supprimer l'initiative individuelle et la concurrence qui créent la misère et la ruine sociales, l'antagonisme entre Etats; eux seuls sont capables d'associer les hommes dans le travail, d'unir les nations dans l'exploitation savante, réglée et fraternelle de la terre. Son gouvernement serait donc un corps de **savants** et de philosophes qui réglerait la société d'une manière scientifique; ce serait une nouvelle aristocratie, celle des experts, car Saint-Simon ne croit pas comme Rousseau à l'égalité des hommes.

Cependant, Saint-Simon flétrit toute distinction qui n'est pas fondée sur le travail; tous les hommes travailleront, ils seront tous comme des ouvriers attachés à un atelier.

"L'obligation est imposée à chacun constamment à ses forces personnelles une direction utile à l'humanité."² . . . Le travail comme la religion a ses lois et ses nécessités, sa permanence et son avenir, on doit l'étudier et l'organiser,

1. Lavisse, Histoire Contemporaine, Tome 4, p. 203.
2. Leroy, La Vie de Saint-Simon, p. 223.

et plus elle sera généralisée, plus l'humanité s'élargira et se moralisera en ses multitudes."¹

Il proclame le droit de la femme et la nécessité de l'éducation universelle, et annonce l'âge d'or de l'avenir, car l'ordre social peut se perfectionner et le progrès est donc inévitable. Alfred de Vigny qui signale dans le poème Paris divers mouvements de réforme, résume ainsi la doctrine saint-simonienne:

"La société sera un Temple immense, universel,
Où l'homme n'offrira ni l'encens, ni le sel
Ni le sang, ni le pain, ni le vin, ni l'hostie,
Mais son temps et sa vie en oeuvre convertie,
Mais son amour de tous, son abnégation
De lui, de l'héritage et de la nation;
Seul, sans père et sans fils, soumis à la parole,
L'union est son but et le travail son rôle,
Et, selon celui-là qui parle après Jésus
Tous seront appelés et tous seront élus."
(170)

Le poète ne sait pas si cette doctrine est bonne ou mauvaise, mais il la trouve belle et grande:

". . . . on sent jusqu'au fond de son âme
Qu'un monde nouveau se forge à cette flamme.
(171)

Le crédo de Saint-Simon exalte l'amour idéaliste de l'humanité et demande la modification des institutions politiques et sociales, on vise l'amélioration de la

1. Leroy, op. cit., p. 224.

classe la plus nombreuse et la plus pauvre:

"Devant Dieu et devant les hommes, nous nous proclamons des apôtres de paix; la paix ne sera donnée au monde que par l'amour. C'est pour nous un désir, un devoir, un calcul."¹

La guerre est l'origine des malheurs de la France et de l'Europe dit Saint-Simon et plus tard Victor Hugo. En 1814, avec Thierry, Saint-Simon prévoit la Société des Nations dans sa dissertation,

"De la réorganisation européenne ou de la nécessité et des moyens de rassembler les peuples de l'Europe en un seul corps politique en conservant à chacun d'eux son indépendance nationale."²

Ne trouvons-nous pas dans la citation suivante un des plus beaux projets de Victor Hugo, projet qui est à l'état d'ébauche de nos jours dans la Société des Nations?

"Vouloir que l'Europe soit en paix par des traités et des congrès, c'est vouloir qu'un corps social subsiste par des conventions et des accords; des deux côtés, il faut une force coactive qui unisse les volontés, concerte les mouvements, rende les intérêts communs et les engagements solides."³

Saint-Simon se montre essentiellement moderne dans sa proposition d'une association internationale commanditaire de l'industrie,

1. Bourgin, Le Socialisme Française de 1789-1848, p. 44.

"qui ferait étudier par les savants et les ingénieurs tous les projets destinés à mieux exploiter la terre . . . qui veillerait sur la vie, la santé et les mœurs des travailleurs."¹

Toutes ces idées nouvelles exposées dans l'Industrie de Saint-Simon et dans le Production, journal de l'organisation saint-simonienne, marquent un point de départ pour la pensée du temps et trouvent des échos innombrables dans les oeuvres des poètes romantiques.

Un autre chef d'école, Charles Fourier, 1772-1837, déplorait de bonne heure le gaspillage et la discorde de la société, et formulait un système social qui reposerait sur des principes de vérité, d'économie et de paix. Sa doctrine était communiste, car il rêvait d'une vie en commun, et d'une grande communauté coopérative divisée en phalanges qui renferm^{er}aient tous les goûts et tous les caractères. Dans chaque phalange il y aurait de quatre cents à dix-huits cents hommes sous la direction d'administrateurs choisis par le peuple. Le travail serait universel mais chacun aurait le droit de choisir le travail qui lui plairait. Fourier, comme Rousseau, n'admet pas de passions ni d'impulsions injurieuses; la civilisation

1. Bourgin, op. cit., p.

doit être adaptée a ces passions, afin d'amener le bonheur de tous. Cependant chacun est payé selon son travail. L'émancipation de la femme doit suivre celle de l'homme, car le mariage est peu important dans ce système. Fourier conseille un retour à la vie agricole, mais il reconnaît aussi le besoin de baser l'organisation communiste sur la vie industrielle qui doit être, cependant soumise aux désirs individuels.

Fourier était un solitaire et un indépendant. De son vivant, il trouva peu d'adhérents mais après sa mort sa doctrine se répandit partout et influait beaucoup sur la pensée des hommes de lettres; toutefois cette influence fut moins puissante que celle de Saint-Simon.

Pierre Leroux, élève de Saint-Simon, fut un des hommes les plus importants de ce mouvement socialiste et philosophique. Il fut surtout intéressant au point de vue littéraire, car il eut des relations étroites avec les écrivains du temps. Il fut un des fondateurs du Globe, organe du libéralisme et du romantisme auquel les hommes les plus célèbres du temps collaborèrent. Dès 1824, donc, il se lia avec les poètes romantiques. Puis en 1841, il

fonda avec George Sand la Revue Indépendante, ce qui marqua le commencement d'une collaboration très intéressante. Leroux eut le triste sort de voir ses idées pillées par d'autres; St. Beuve l'appelle "sa vache à lait". Inspirée par lui, George Sand s'occupe passionnément pendant une certaine période de sa vie littéraire, de ses idées humanitaires, et elle se fait propagandiste, elle aussi, dans certains romans: Le Meunier d'Angibaut, Le Péché de M. Antoine, Consuelo, et La Comtesse de Rudolstadt traite de ces relations entre elle et Leroux. Elle reconnaît sa dette.

"Il faut bien que je vous dise, George Sand n'est qu'un pâle reflet de Pierre Leroux, un disciple fanatique du même idéal, mais un disciple muet et ravi devant sa parole, toujours prêt à jeter au feu toutes ses oeuvres, pour écrire, parler, penser, prier et agir sous son inspiration. Je ne suis que le vulgarisateur à la plume diligente et au coeur impressionnable, qui cherche à traduire dans des romans la philosophie du maître."¹

Leroux partagea l'exil de Victor Hugo à Jersey et au cours de leurs entretiens journaliers, il lui communiquait ses théories de la perfectibilité de la race humaine et ses progrès inévitables. C'est lui qui avait conseillé à Hugo

1. Correspondance, 14 février, 1844. Cité dans Fidao, Pierre Leroux, R.D.M., M'y 19, 1906.

de se constituer chef du peuple. Il voyait avec regret et alarme le scepticisme du temps (comme Musset dans Rolla qui accuse Voltaire d'avoir détruit la foi) et fait appel aux poètes, aux philosophes:

"Poète, d'où vient l'humanité et où va-t-elle? Voilà ce que tu ne sais pas. . . Si oubliant que l'art c'est la vie, vous faites uniquement l'art pour en faire, souffrez que je ne voie plus en vous le prophète, le vates, que l'humanité a toujours cherché dans ses poètes."¹

Leroux croit à la perfectibilité et à l'unité des hommes.

"Il en est de la société comme de tous les êtres, et aussi comme de toutes les oeuvres du génie de l'homme. La vie ne se manifeste que dans l'unité; elle disparaît quand l'unité cesse."²

Il veut faire du genre humain une seule famille et la religion qu'il prêche est une religion d'humanité, et de fraternité. La vie d'un homme n'appartient pas à lui seul; car il a des devoirs envers ses semblables, devoirs dictés par l'amour et la charité. Leroux voit très clairement par où le dix-neuvième siècle est lié au dix-huitième et aux autres siècles.

"Il y a une doctrine commune à ceux qui sont chrétiens et à ceux qui ne le sont pas, c'est la religion de la fraternité humaine. Qu'ont prêché les philo-

1. Evans, D.O., Pierre Leroux and his philosophy in relation to Literature, P.M.L.A., March 1929, p. 280.
2. Fid , op. cit., p. 330.

sophes du dix-huitième siècle? La tolérance, la liberté, l'égalité. N'est-ce pas la même chose que la doctrine chrétienne de la fraternité? Il y a donc solidarité dans l'esprit humain."¹

Nous reconnaissons dans cette doctrine de la perfectibilité et dans la religion de la fraternité deux thèses favorites de Hugo. L'influence de Leroux sur les écrivains est incalculable; Lamartine, par exemple, prédit qu'un jour on lirait Pierre Leroux autant que le Contrat Social. Le fait que ses doctrines sont mieux connues dans les oeuvres des hommes qui s'en sont inspirés que dans ses propres oeuvres, démontre le rayon d'action relative des poètes et des sociologues.

Nous avons déjà indiqué que le mouvement religieux s'alliait très étroitement au mouvement philosophique. Il est impossible de nous arrêter sur tous les penseurs religieux; nous nous contentons de signaler Bonald, Joseph de Maistre, et Lacordaire, âmes ferventes qui ont énormément influé sur la pensée du temps, et d'étudier un peu Lamennais, chrétien socialiste, homme sincère, ardent et humanitaire. Ses livres L'Essai sur

1. Janet, P.; La Philosophie de Pierre Leroux; R.D.M.; Avril 15, 1899.

l'Indifférence, 1817-1821; Les Paroles d'un Croyant, 1834; et Le Livre du Peuple, 1837, combattent avec violence et mépris l'indifférence en matière de religion et d'humanité. L'unité de l'Etat lui semble reposer sur une base religieuse.

"Point de catholicisme, point d'église, point de religion, point de société."¹

Cependant, pour notre étude ce n'est pas comme un des pères du Catholicisme qu'il nous intéresse, mais comme le successeur chrétien de Rousseau, comme un grand coeur intrépide qui soutient le droit des pauvres. Selon lui, l'amour du Christ, et l'amour fraternel seuls, peuvent amener le salut de la terre.

"Quand vous voyez un homme conduit en prison ou au supplice, ne vous pressez pas de dire: Celui-là est un homme méchant qui a commis un crime contre les hommes. Car peut-être est-ce un homme de bien qui a voulu servir les hommes et qui en est puni par leurs oppresseurs."²

Les hommes sont égaux et, pourtant, on voit un partage injuste de biens sur la terre; cette pauvreté, dit-il, ne vient point de Dieu, comme épreuve; elle est la conséquence inévitable de l'égoïsme et de la corruption, et tant que les hommes auront ces vices au coeur, la misère s'abattra

-
1. Janet, P.; La Philosophie de Lamennais; R.D.M.; Tome 1, 1899, page 517.
 2. Lamennais, Paroles d'un Croyant, p. 11.

sur une grande partie de la population. L'injustice règne parce que les travailleurs ne sont jamais récompensés, tandis que les riches prospèrent sans avoir rien contribué à l'Etat et sans avoir soulagé les maux d'autrui.

"Vous dites que vous vous aimez, et il y a un grand nombre de malades qui languissent privés de tout secours sur leur pauvre couche, des malheureux qui pleurent sans que personne pleure avec eux, des petits enfants qui s'en vont tout transis de froid de porte en porte demander aux riches une miette de leur table et qui ne l'obtiennent pas."¹

Le roi paraît, à ce chrétien radical, un tyran si impitoyable, si terrible qu'il mérite de la sympathie plutôt que de la haine (théorie que nous trouvons chez Victor Hugo aussi dans le poème Pleurs dans la Nuit où le poète demande à Dieu de se pencher avec clémence sur les tyrans et sur les bourreaux). Combien de poèmes de Hugo sont l'écho de la phrase suivante "Le bourreau est le premier ministre d'un bon prince".² Le droit divin des rois est rejeté tout à fait; le roi n'est qu'un

"simple exécuteur de la loi ou de la volonté du peuple, il n'a point d'autres fonctions. Il est choisi, délégué uniquement pour cela, non pour commander, mais pour obéir, et s'il cesse d'obéir au peuple, le peuple le révoque comme un mandataire

1. Lamennais, op. cit., p. 35.

2. Lamennais, Livre du Peuple, p. 125.

infidèle, voilà tout."¹

Les armes les plus efficaces pour combattre la tyrannie des rois sont la religion, la science, la pensée et la presse.

La législation du pays s'oppose à toutes les lois du Christ et à celles de l'humanité. La punition des criminels n'est jamais proportionnée au crime, mais un jour viendra où les punitions changeront de caractère.

"Un esprit de miséricorde et de douce compassion y remplacera l'esprit, l'idée fausse et sanglante d'expiation. On verra dans le criminel un frère égaré qu'on doit s'efforcer de guérir s'il est guérissable, empêcher de nuire s'il ne l'est pas. L'amélioration du coupable sera le but de la punition. Comment sa souffrance pourrait-elle être une réparation pour la société? La vie n'appartient qu'à Dieu et c'est pourquoi il est écrit "Vous ne tuerez point." Quand la loi tue, elle n'inflige pas un châtement, elle commet un meurtre . . . la peine de mort fut abrogée, il y a dix-huit siècles sur la croix du Christ."²

Pieuses, visionnaires, éloquentes, humanitaires, ses théories résument presque tout le code romantique.

1. Lamennais, Livre du Peuple, p. 31.

2. Lamennais, Paroles d'un Croyant, p. 169.

Victor Hugo s'inspire de la doctrine et des paroles même de Lamennais. Il dira en 1856: "Le jour où l'Homme Dieu a subi la peine de mort, il l'a abolie; car il a montré que la folle justice humaine pouvait frapper plus qu'une tête innocente, qu'elle pouvait frapper une tête divine." Actes et Paroles, Geneve et la Peine de Mort, 17 nov. 1862.

Nous avons tâché de montrer que l'idée humanitaire a inspiré un des mouvements les plus importants de la première moitié du dix-neuvième siècle. En étudiant ce sentiment de pitié chez les grands poètes de l'époque, il faut avouer d'abord que ceux-ci n'ont pas à se frayer un chemin nouveau; ils suivent leurs devanciers, et ils suivent les idées contemporaines. On discute souvent l'originalité de Hugo comme penseur, selon nous il faut avouer tout de suite qu'il n'est pas original. Mais si la pensée humanitaire n'est pas originale, l'expression l'est; chez les poètes la pitié sociale est poétisée, dramatisée, popularisée, et imbue de vraie émotion, de haut idéalisme et de poignante réalité. S'ils ne fondent pas la doctrine, toutefois ils inventent l'instrument de la propagation, s'ils exaltent un lieu commun, c'est qu'ils le revêtent de leur propre génie. C'est la foi optimiste de chaque âme traduite en accents retentissants, c'est en quelque sorte la divine consolation répandue par des hommes choisis. C'est pourquoi (laissant de côté la nouveauté de la forme) on croit trouver chez les poètes romantiques une nouveauté éclatante et intense, tant les

écrivains sont sincères, tant leur expression est sublime à louer la vertu, et à prêcher l'amour des humbles. Les poètes donc sont des traducteurs de génie en ce qui concerne la justice et la clémence; ils reproduisent les pensées d'autrui en les embellissant et en y ajoutant des nuances nouvelles.

CHAPITRE III

La Pitié: Déclaration de Foi des Poètes

A l'opinion de beaucoup, les poètes romantiques s'isolent de la commune humanité et ne traduisent que leur "moi". Or, à part quelques exceptions, comme Gautier et Musset, ces poètes chantent non seulement leur propre âme, mais l'âme de leur temps et celle des générations suivantes, et avec plus de fidélité que beaucoup de poètes contemporains.

La première période de romantisme était, en effet, sentimentale, lyrique et personnelle; Lamartine dans ses Méditations et ses Harmonies, inaugure une poésie nouvelle, celle de la sensibilité et du cœur, celle où l'âme du poète se découvre et laisse voir toutes ses joies et toutes ses agonies. Le poète, comme tous les jeunes gens de l'époque, se plaint d'être mal compris ou même persécuté par la société qu'il méprise. Cette sensibilité a préparé le terrain pour les idées humanitaires; le poète souffre à la contemplation des maux d'autrui et la pitié qui lui surgit au cœur, lui fournit une sorte de consolation. Ce sentiment de pitié, élargissement du lyrisme, devient

thème lyrique aussi bien que la nature, l'amour et la mort. Ce sentiment de pitié est d'autant plus notable qu'il est jusqu'alors inconnue dans la poésie. Les poètes n'ont pas eu l'idée de faire de la poésie une chaire, car les poèmes qui chantent la sainte pitié ne sont pas de sermons ou même de paraboles, mais de simples jaillissements du coeur. Et ne peut-on considérer ceux-ci comme une déclaration de foi, un antidote à ce que le siècle et le lyrisme en général avaient de morbide? Lamartine se rend compte de l'élargissement de son existence sentimentale dans les vers suivants:

"Puis mon coeur insensible à ses propres misères
S'est élargi plus tard aux douleurs de mes frères,
Tous leurs maux ont coulé dans le lac de mes pleurs,
Et comme un grand linceul, que la pitié déroule,
L'âme d'un seul, ouvert aux plaintes de la foule
A gémi de toutes les douleurs."¹

Ce sentiment de pitié, et ce désir de partager les souffrances d'autrui, se manifestent dès les premières oeuvres romantiques, et chez Victor Hugo en particulier, ce thème devient de plus en plus important.

Chez Lamartine, le sentiment de la pitié reste toujours l'élan pur d'un coeur tendre, car sa poésie ne

1. A. M. Félix Guillemardet.

visé aucun but social, hors l'idéal religieux. Jocelyn est en quelque sorte, le symbole des poètes, qui, mécontents de la vie, oublient leurs propres chagrins dans la contemplation et dans le secours de leurs semblables. Ce dévouement aux malheureux amène à sa suite un bonheur compensateur. "Puisse mon sacrifice acheter son bonheur" dit-il en se sacrifiant pour assurer la dot de sa soeur et voilà la note maîtresse de tout son récit. Ses propres tribulations forment une parenté entre lui et ceux qui ont de profondes douleurs; il veut, comme le Christ, prendre sur lui le fardeau de leurs malheurs et de leurs péchés.

"Dans les vases fêlés où l'homme boit ses pleurs,
Avec lui je boirai ses gouttes de douleurs;
J'élèverai le cri de toutes ses alarmes,
Je saurai l'amertume et le sel de ses larmes;
Comme dans ceux du Juste immolé sur la croix,
Tous ses gémissements gémiront dans ma voix;
Du haut de ma douleur comme de son Calvaire,
Ouvrant des bras saignants plus larges à la terre,
J'embrasserai plus loin, de ma sainte amitié,
Mes frères en exil, en misère, en pitié."¹

Une bonté ineffable rayonne dans la figure de ce prêtre, dans ses gestes et dans ses moindres paroles; c'est un homme sublime,

"Partout portant un peu de baume à la souffrance

1. Jocelyn, Ve Epoque.

Aux corps quelque remède, aux âmes l'espérance."¹
Cette immense pitié qui exige de lui de grands sacrifices
lui donne, sinon le bonheur qu'il cherche, du moins la
consolation, la tranquillité et la justification de son
existence.

"Les Pauvres sont pour lui mère, enfants, femme et fille,
Le Christ met dans son coeur son immense amitié,
Tout ce qui souffre et pleure est à lui par pitié."²

On peut voir dans Jocelyn l'aïeul de l'évêque Myriel dont
la pitié est presque divine. Il dit comme dira Victor
Hugo bien des fois:

"Tes fautes mon enfant ne sont que tes malheurs"³
et encore:

"Coupable ou malheureux, vous n'avez rien à taire,
Pardonner, soulager, c'est tout mon ministère."⁴

Chez ces deux prêtres le coeur est un terrain préparé par
la religion, mais leur compassion et leur pardon qui ne
reculent pas devant le mal le plus sombre, est bien plus
que l'accomplissement du devoir religieux, car le fond est
un amour universel et inépuisable.

Alfred de Vigny s'est inspiré du sentiment de la

1. Jocelyn
2. Ibid, 2^e Epoque.

3. Ibid, page 186.
4. Ibid, page

pitié dans un de ses plus beaux poèmes, Eloa, mais chez lui la pitié est le remède offert aux malheureux par l'intelligence du poète plutôt que par son coeur. C'est-à-dire, guidé par un haut idéalisme, il fait voir que la Pitié seule peut amener le salut du monde, mais il s'apitoie de loin, et on ne peut pas dire que Vigny ait voulu partager, comme Lamartine et Hugo, les misères d'autrui, car ses propres souffrances, au lieu de créer un lien entre lui et d'autres malheureux l'ont enfermé dans "une tour d'ivoire". Pour lui, en effet, "le vrai Dieu, le Dieu fort, est le Dieu des Idées", donc lorsqu'il parle de la pitié, c'est plutôt la résolution d'un problème de métaphysique. Cette pitié impersonnelle n'exclut point un coeur miséricordieux, s'apitoyant sur toute l'humanité, sans distinguer les individus.

"La pitié, la tendre commisération que j'ai dans le coeur pour l'espèce humaine et pour ses misères me font souvent sentir les passions que l'on met à combattre une maladie dans une personne qui nous est chère, à la voir revenir à la vie."¹

Il dit qu'une force intérieure le pousse à secourir même des personnes qui ne lui étaient nullement intimes et qu'il

1. Journal d'un Poète, page 232.

n'aimait pas particulièrement:

"C'était l'enthousiasme de la pitié, la passion de la bonté que je sentais en mon coeur."¹

La pitié lui fournit aussi un soulagement parce qu'il la trouve le remède aux maux qui rongent le monde. Eloa et le Christ dans Le Mont des Oliviers sont la personnification de la divine consolation, figures tragiques, puisqu'ils se sont sacrifiés en vain.

L'originalité et la hardiesse de cet éloge de la pitié est remarquable; Eloa, née d'une larme du Christ pleurant Lazare, c'est, en effet, la pitié personnifiée. La différence entre la conception de ce poème et celle de Jocelyn est très apparente; le dernier cherche son inspiration dans le coeur du poète, le premier, également sincère, dans l'intelligence du poète. Eloa est une idée philosophique dans un cadre biblique et épique. La conception de ce poème est assez audacieuse et héroïque; une larme du Christ tombe jusqu'à Satan, c'est-à-dire la pitié veut sauver le plus endurci des criminels.

Satan figure beaucoup dans la poésie romantique,

1. Ibid, page 234. Voir aussi Daphné, page 9. Il sent en lui "trembler, frémir, gémir et sangloter à la fois ses mille douleurs, et les mille flots de son sang couler par mille plaies."

tantôt comme l'auteur du mal, tantôt comme un victime à plaindre. Byron, rebelle lui-même, s'est créé une parenté avec l'ange déchu qui a résisté à Dieu comme le poète à révolté contre le monde. Le Lucifer de Cain par exemple est un rebelle dont il faut souvent admirer la hardiesse. Byron, apôtre du scepticisme et du révolte, a aggravé cette tendance en France - le byronisme est la crise du désespoir. Le satanisme, en effet, est une manifestation curieuse de la pitié romantique et se fait voir non seulement chez Vigny, mais chez Lamartine dans La Chute d'un Ange, et à plusieurs reprises chez Victor Hugo qui réclame la pitié et le pardon pour les damnés et même pour Satan: (La Pitié Suprême, Malheur, Pleurs dans la Nuit.)

Jocelyn et Eloa ont, tous les deux, un fond religieux mais avec une grande différence; Lamartine est très croyant, tandis que Vigny voit dans Dieu, un Dieu des Armées, un déité injuste et vengeur. Pour lui la religion chrétienne n'est ni joyeuse ni consolante, car tous les hommes et même le Christ miséricordieux sont les victimes de Dieu. Mais même si Vigny n'est pas théologiquement croyant, même s'il est un peu blasphématoire dans Eloa et surtout dans Les Destinées, il est, du moins humainement religieux,

car le côté tendre du christianisme, l'amour fraternel, la pitié prêchée par le Christ, voilà son idéal de la justice.

Au commencement du poème, Jésus, le consolateur et précepteur, absout les méchants, caresse les enfants, guérit les malades et pleure son ami mort. Cette larme d'amitié et de pitié est devenue ange, non pas un ange du vieux Testament, sévère et impitoyable, mais une femme-ange, le plus beau, le plus bienfaisant de tous les habitants célestes.

"Quand elle aura passé parmi les malheureux,
L'esprit consolateur se répandra sur eux."

Elle ne recule pas devant le récit des dégradations de Lucifer, jadis le plus radieux des anges, maintenant seul, craint et haï. L'auteur du mal doit être secouru, son besoin est d'autant plus grand, puisque ses crimes sont plus effroyables. Ni les gloires du ciel ni les avertissements des anges n'ôtent le souvenir du malheureux, si bien qu'elle ose traverser des régions effrayantes pour porter secours. A son passage un miracle est évident:

"Quelques mondes punis semblaient se consoler;
Les globes s'arrêtaient pour l'entendre voler.
S'il arrivait aussi en ces routes nouvelles
Elle touchât l'un d'eux des plumes de ses ailes,
Alors tous les chagrins s'y taisaient un moment,
Les rivaux s'embrassaient avec étonnement;
Tous les poignards tombaient oubliés par la haine:

Le captif souriant marchait seul et sans chaîne;
Le criminel rentrait au temple de la loi;
Le proscrit s'asseyait au palais de son Roi;
L'inquiète Insomnie abandonnait sa proie;
Les pleurs cessaient partout, hors les pleurs de la joie."¹

La pitié descend jusqu'aux fanges, mais son oeuvre de bonté manque son but; la Pitié n'a point soulevé le Malheur, mais elle est devenue esclave du mal. En somme, la seule force qui puisse libérer les hommes du joug leur est refusé par Dieu.

Laissant de côté toute question de forme et de langage, on peut dire que la plus belle partie de l'oeuvre de Victor Hugo est celle que la pitié et l'amour des humbles lui ont inspirée. Hugo a toujours eu la sympathie très large; il observait tout, et il s'apitoyait sur toute souffrance. Etant poète, il est naturel que cette pitié dont son coeur débordait, se prodigue dans son oeuvre. Il avait des plans d'action bien définis pour l'amélioration de la société, mais même lorsqu'il ne propose aucun remède aux maux, la pitié seule est une consolation précieuse.

"La compassion sainte est une aumône aussi
Et la clarté qui nourrit et désarme,
Tombe des mains obole, et tombe du coeur larme."²

-
1. Eloa - Chant Premier - page 22.
 2. La Pitié Suprême.

Le poète comme le prélat dans Le Pape est le confesseur, et le consolateur de tous les malheureux. De nombreux passages témoignent la noblesse et la sincérité de ce sentiment, dépouillé, pour le moment, de tout orgueil personnel.

"Venez à moi, vous tous qui tremblez, qui souffrez
Qui râlez, qui rampez, qui saignez, qui pleurez,
Les damnés, les vaincus, les gueux, les incurables,
Venez, venez, venez, venez, ô misérables!
Je suis à vous, je suis l'un de vous et je sens
Dans mes os, votre fièvre immense, agonisante!

.
Ô pauvres, donnez-moi tout ce que vous avez
Vos jours sans pain, vos toits sans feu, vos durs pavés,
Vos fumiers, vos grabats tremblants, vos meurtrissures,
Et le ciel étoilé, plafond de vos mesures."¹

Le poète, comme Eloa, recherche la misère la plus abjecte, et le désespoir le plus sombre. Comme le Christ qui a expié tous les péchés, le prélat (c'est-à-dire le poète) s'écrie,

"La douleur m'appartient, j'appelle autour de moi,
L'esprit troublé, le coeur saignant, l'âme qui sombre,
Et je veux, entouré des détresses sans nombre
Qui naissent sur la terre à toute heure en tout lieu,
Arriver avec tous les pauvres devant Dieu."²

Cette envie de secourir, ce déluge de pitié devient une sorte d'extase, et le poète se plaint d'être limité par ses

1. Le Pape - page 131.
2. Ibid.

capacités humaines.

"Oh, la pitié me prend, m'emplit, m'enivre,
Me donne le dégoût formidable de vivre,
Me porte à des excès étranges, secourir
Au hasard, à tâtons ceux que je vois souffrir,
Etre indulgent, pensif, tendre, clément, stupide,
Si bien que par moments la foule me lapide."¹

Hugo ne se limite pas aux pauvres, car sa compassion s'étend à toute classe inférieure, à tout individu inférieur, (Le Bossu, Le Maître d'Etudes)², et même aux animaux et aux choses inertes. On voit toujours chez lui le goût de réhabiliter les parias de la création.

"J'aime l'araignée et j'aime l'ortie,
Parce qu'on les hait;
Et que rien n'exauce et que tout chatie
Leur morne souhait;

.

Passants, faites grâce à la plante obscure,
Au pauvre animal.
Plaignez la laideur, plaignez la piqûre,
Oh! plaignez le mal!"³

Cette pitié est le résultat de sa conviction que tout vit au monde, que tout est sensible, pense et se métamorphose. Le crapaud, représenté comme un songeur devant l'infini du firmament, repoussé, torturé même par les hommes, est

-
1. Légende des Siècles - Tome 5 - Je ne me Sentais plus Vivant.
 2. La Légende des Siècles.
 3. Contemplations - J'aime l'araignée.

épargné par un baudet extenué, accablé de coups. Cette bonté sert de lien entre l'âne, grand ignorant, et Dieu, grand savant. Dans une épisode de Mélancolia, le poète décrit avec émotion un cheval livré à la cruauté d'un ivrogne. Quelle horreur qu'un homme ose maltraiter ainsi une créature, qui a comme nous autres une connaissance de "l'âme effrayante des choses"! Au lieu de récompenser les services de la chouette, l'homme ingrat cloue l'oiseau à la porte.¹ En effet il faut plaindre l'homme qui persécute pêle-mêle

"Le mal, le bien, la griffe, et l'aile."²

On peut regretter qu'à côté de ces élans du coeur existent des diatribes contre les prélats riches, et contre les rois, attaques sincères et souvent méritées, pour la plus grande partie, mais moins persuasives en raison de répétitions, et souvent d'affronts personnels. Le Victor Hugo entrevu dans ces effusions de pitié, sans prétensions est comme un apôtre du Christ. Rien d'étonnant que le poète qui veut s'associer si étroitement aux misérables ait voulu montrer sa pitié active dans son oeuvre, et obtenir pour

1. Contemplations - La Chouette.

2. Ibid.

VOIR AUSSI LES RAPPORTS ENTRE LES HOMMES ET LES ANIMAUX CHEZ LAMARTINE "LA CHUTE D'UN ANGE" LIVRE PRIMITIF

eux non seulement la charité, mais l'attention et la clémence du législateur en plus. C'est par là qu'il dépasse Lamartine et Vigny. Lamartine, poète, a énormément influé sur ses contemporains, mais il reste toujours le poète de l'intimité qui trouve sa gloire dans les coeurs qui l'aiment. Alfred de Vigny ressemble à Lamartine par sa noblesse de coeur et par sa pensée qui reste aristocratique même lorsque le poète se baisse au niveau des infortunés. Sa pitié, c'est la foi toute seule, car malgré sa conviction de la sainte mission du poète, (Chatterton, Stello) Vigny lui-même ne possède pas le désir d'action.¹ Hugo, au contraire, doué d'une énergie infatigable s'est fait prêtre d'un Evangile nouveau. Chez lui la foi et le rêve deviennent vite action; c'est sa gloire et c'est sa censure, car malgré des expressions d'humilité, il n'est pas assez modeste; la fonction glorieuse du poète dégénère souvent à la mission glorieuse de Victor Hugo. On se fatigue un peu de son rôle de Prométhée défiant les dieux, mais il ne faut pas trop appuyer sur ses actes seuls; il est nécessaire de se rendre compte de la foi sincère et

1. Stello, cependant montre le besoin de l'action; le Docteur Noir conduit l'esprit de Stello à la critique des institutions et à la substitution de la pitié à la violence.

inéffablement tendre qui les a inspirés.

CHAPITRE IV

Le Problème de la Misère chez les Poètes Romantiques

"La Muse se doit aux peuples sans défense,"¹
et elle se doit non seulement aux peuples, mais aux
classes et aux individus, victimes de l'égoïsme et de
l'inhumanité. Le poète romantique se voue aux misérables;
c'est un ami compatissant et fidèle, c'est un médecin qui
sonde leurs plaies, et c'est un prophète qui signale ces
plaies à un public trop souvent indifférent, tout en pré-
voyant l'âge d'or à l'avenir. "C'est le rêveur qui peut
le mieux se pencher sur les misérables et les maudits, et
qui comprendront leur destinée."²

L'exaltation, pour ainsi dire, des pauvres est
autre chose que l'humanitarisme du dix-huitième siècle,
car les écrivains du dix-neuvième siècle s'attendrissent
sur des misères, tandis que leurs précurseurs tonnent
plutôt contre l'idée d'inégalité. Ce sont eux qui se

-
1. Feuilles d'Automne, "Amis un Dernier Mot".
 2. Le Pape, page 131. Voir aussi Actes et Paroles, Tome 4,
page 354 - "Celui qui rêve est le préparateur de celui
qui pense."

mêlent à la vie quotidienne des classes pauvres, qui y voient les laideurs causées par les institutions sociales; ils y touchent de près aussi l'héroïsme de ceux que la société méprise. Nous nous bornons ici, à l'étude d'une seule classe, la classe ouvrière qui avait tant souffert après l'avènement des grandes industries.

Chez les écrivains, cette préoccupation humanitaire était devenue universelle après la Révolution de Juillet, car c'était une des formes du libéralisme.

"Pendant toute une génération, dramaturges et romanciers s'attachèrent à préparer une nouvelle révolution. Ils usèrent pour cela d'une tactique curieuse, conseillée par la prudence, qui consistait à dénigrer les classes gouvernantes en faisant l'apothéose des classes populaires, et qui eut pour effet d'irriter les pauvres contre les riches."¹

On imputait aux bourgeois un caractère mesquin, égoïste, et corrompu, tandis qu'à l'ouvrier on attribuait toutes les vertus, tous les dévouements, et tous les héroïsmes. Georges Sand exhibe cet intérêt porté aux classes sociales dans ses romans socialistes. Elle propose l'union des classes par l'amour (André, Le Compagnon du Tour de France et Le Meunier d'Angibault). Cependant Georges Sand, tout

1. Evans, D.O.; Le Roman Social en France; Page 68.

en étant écrivain est femme romanesque, et ses thèses sont au fond, des rêves d'harmonie entre les classes, plutôt que des plaidoyers contre la dégradation des pauvres par les riches.

Les poètes ont subi, eux aussi, les influences libérales du temps et ont été troublés par la misère qui existait partout dans la population ouvrière. La pitié la plus profonde se trouve chez Hugo, qui réunit l'idéalisme chrétien de Lamartine, et la pitié intellectuelle de Vigny, en y ajoutant l'indignation et les larmes que lui arrachent d'innombrables spectacles navrants. Nous allons aborder cette question de la misère en nous inspirant de la division suivante faite par Hugo dans la Préface des Misérables. . .

"Tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus; tant que dans certaines régions l'asphyxie sociale sera possible, en d'autres termes, tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles."¹

Il faut, cependant, renoncer à discuter ce roman qui mérite

1. Les Misérables - Préface - page 2.

une étude toute spéciale; toutefois nous nous réservons d'en tirer des détails nécessaires à la compréhension de certains points de vue de Victor Hugo.

Afin de considérer la pitié sociale chez Lamartine on doit s'arrêter un peu sur sa vie, car chez Lamartine, il y a, le plus souvent divorce entre la vie et l'oeuvre. Il n'a pas combattu la misère dans son oeuvre, comme dans sa vie politique et il n'a pas poétisé les douleurs qu'il a vues et racontées dans ses lettres à des parents ou à des amis. Inspiré par sa mère pieuse et charitable, il compatit de bonne heure aux malheurs des gens moins privilégiés que lui, et se fit aimer des compagnards. Il était à la fois grand seigneur et père des laboureurs à qui il prodiguait son argent et donnait du travail. En parcourant tout jeune des villes industrielles comme Lyon, il pénétra dans les quartiers pauvres, et éprouva la plus vive sympathie pour les ouvriers. A Londres il fut profondément ému par la condition épouvantable des travailleurs. Cette pitié se traduisit en actions bienfaisantes; il s'occupa des améliorations sociales comme historien (son Histoire des Girondins exprime le mépris du matérialisme sordide). Il s'en occupa comme homme

d'état et sa déclaration du droit comprend non seulement des droits politiques, mais des réformes sociales et humanitaires. Il demanda l'abolition de l'esclavage, la vie à bon marché, l'enseignement gratuit, des ateliers pour les ouvriers infirmes, des asiles pour les enfants trouvés, et l'extinction de la mendicité. Quoique grand seigneur, il soutient quelques principes socialistes; c'est le devoir de l'Etat de nourrir les pauvres, d'établir des caisses de secours, et de forcer ainsi le riche à venir au secours du pauvre tout en laissant, cependant, à ce dernier le moyen d'améliorer son propre sort. Il s'indigne de la dureté des riches.

"Je me révolte contre l'humaine engeance quand je vois de braves gens de cent à cent cinquante francs souscrire à Paris bravement pour cinquante ou cent francs, le prix d'une loge aux Italiens d'un soir pendant que la mort plane au-dessus et au-dessous d'eux et décime l'humanité."¹

Dans ses Considérations Préliminaires sur la Question à Proposer par l'Académie de Macon, il soutient que l'industrie amollit et corrompt les classes qui y sont exclusivement adonnées, car l'industrie, fondée sur

1. Harris; Lamartine et le Peuple; page 202.

l'avidité de l'or éveille l'égoïsme et toutes les passions ignobles de l'homme. L'ouvrier n'a pas de pays, il n'a pas de demeure et le travail ne lui est pas assuré. Ces conditions tendent à détruire la vie de famille, on n'y voit plus "cette tendresse pour la mère, ce respect pour le père, cette pitié pour l'enfant".¹ Par suite, il n'y a aucun appui pour sauver cette classe des séductions du mal:

"Les brusques transitions d'un travail largement rétribué, d'un salaire au-dessus des besoins, à une cessation totale de travail et de salaire, secouent trop fortement l'âme humaine, elles la jettent dans la débauche et dans le découragement et le désespoir dans les vices de l'opulence ou dans ceux de la misère."²

Lamartine prêche la justice et la charité pour ces infortunés dont les misères et les vices dégradent l'humanité entière.

La poésie de Lamartine, toujours personnelle, contient peu de poèmes qui aient comme sujet la souffrance des pauvres. Dans la Prière de l'Indigent, Lamartine est lyrique, c'est la charité chrétienne qui l'inspire, plutôt que la réalité d'une chose vue. Ce sujet est devenu presque conventionnel, puisque c'est envers le mendiant que la charité se manifeste le plus souvent, car la mendicité est

1. Harris, Ouvrage cité, page 293.
2. Page 293.

la forme la plus apparente de la misère. Dans la bouche du vieux mendiant, Lamartine répète le précepte de l'Eglise "Aidez les pauvres, pour qu'ils puissent plaider pour vous auprès de l'Eternel". Le mendiant, au lieu de parler de ses souffrances remercie Dieu des dons qu'il a reçus . . .

"Charge-toi seule ô Providence
De connaître nos bienfaiteurs,
Et de puiser leur récompense
Dans les trésors de tes faveurs."¹

Son poème La Charité est l'expression également lyrique de ses sentiments miséricordieux. Le poète compare le soleil à Dieu, non pas par sa puissance, mais par sa bienfaisance. Le passage suivant renferme l'essence même de la charité.

"Mais c'est de me glisser aux fentes de la pierre,
Du cachot où languit le captif dans sa tour,
Et d'y sécher des pleurs au bord d'une paupière
Que réjouit dans l'ombre un seul rayon du jour!
Ce que dit le rayon au Bienfaiteur suprême
Moi, l'insecte chantant, je le dis à moi-même
Ce qui donne à ma lyre un frisson de bonheur,
Ce n'est pas de frémir au vain souffle de gloire,
Ni de jeter au temps un nom pour sa mémoire,
Ni de monter au ciel dans un hymne vainqueur;
Mais c'est de résonner dans la nuit du mystère,
Pour l'âme sans écho d'un pauvre solitaire
Qui n'a qu'un son lointain pour tout bruit sur la terre
Et d'y glisser ma voix par les fentes du coeur."²

-
1. La Prière de l'Indigent, Premières Méditations.
 2. La Charité.

Quelle est donc la solution de la misère?

Laissons de côté ses projets d'homme politique et considérons seulement son oeuvre poétique. En envisageant le salut du monde, il suit de bien près les théories de Rousseau; c'est-à-dire l'égalité de tous et le retour à une vie agricole.

"Ruche de nations, fourmilières humaines,
Où les hommes du ciel perdant l'impression
S'agitent dans le trouble et dans la corruption."¹

La Nature leur inspirera de nobles pensées et de HAUTS idéaux. Tous travailleront, et vivront en frères. La pauvreté sera bannie à jamais, car la stupidité et la corruption de l'homme n'entraveront plus la jouissance des dons prodigués par Dieu.

"Vous vous assisterez dans toutes nos misères,
Vous serez l'un à l'autre enfants, pères, et mères;
Le fardeau de chacun sera celui de tous,
La charité sera la justice entre vous.
Le pardon, seul vengeur, remettra toute injure;
La parole y sera serment sans qu'on la jure,
Votre ombre ombragera le passant, votre pain
Restera sur le seuil pour quiconque a faim;
Vous laisserez toujours quelques fruits sur la branche,
Pour que le voyageur vers ses lèvres la penche,

1. La Chute d'un Ange - Livre Primitif.

Voir aussi Vigny - La Maison du Berger:

"Laisse toutes les villes;

Ne ternie plus tes pieds, au poudre du chemin

Du haut de nos pensers vois ces cités serviles

Comme les rocs fatals de l'esclavage humain."

Et vous n'amasserez jamais que pour un temps
Car la terre pour vous germe chaque printemps,
Et Dieu, qui verse d'onde et fait fleurir ses rives,
Sait au festin des champs le nombre des convives."¹

Une atmosphère de charité, d'amour et de sacrifice émane de ce poème, comme d'ailleurs, de Jocelyn. L'épisode magnifique des Laboureurs n'est-il pas une vision de la vie idéale, laborieuse et par suite calme et heureuse? Le passage évoque un sentiment du bonheur de l'au-delà; c'est un tableau de Millet transposé en vers.

Si "on n'est jamais libre quand on a du coeur",² Alfred de Vigny fut un des esclaves les plus malheureux. Jamais poète n'a chanté la sainte Pitié d'une manière plus élevée que Vigny, dont la vie, longue suite de douleurs lui enseigna le désespoir et lui donna le pouvoir de sonder les souffrances de l'humanité avec une bonté sublime. Son pessimisme profond, sa pitié pour l'humanité, sont en quelque sorte, le soulagement de ses propres souffrances. Vigny est devenu penseur social après une lente révolution, y ayant été amené par l'échec de ses ambitions militaires et politiques et aussi par la maladie et des deuils. Il a quelques liens avec les penseurs sociaux et religieux; il

1. La Chute d'un Ange.
2. Alfred de Vigny - Correspondance 232.

suit avec sympathie L'Avenir journal de Lamennais¹ et soutient les réformes projetées par St. Simon, écrivant probablement sous cette influence, Stello, Chatterton et les chapitres d'introduction de Daphné. M. Flotte suggère l'idée que Marie Dorval a inspiré cet amour du peuple; elle était, elle-même, du peuple, elle connaissait la misère et était charitable. Cependant il est bien probable que Vigny ne lui doit pas beaucoup à cet égard.

Il faut reconnaître tout d'abord que la pitié chez Vigny n'offre pas grand'chose de commun avec la pitié chez Lamartine et Hugo. C'est que Vigny ne se fait pas seulement l'avocat des misérables; sa pitié est universelle et s'étend à l'humanité toute entière. Vigny est philosophe avant d'être sociologue. On cherche en vain chez ce poète stoïque quelque peu hautain, les élans pleins de vie de Victor Hugo et les attaques éloquentes du réformateur.

Il s'élève toutefois avec force contre les abus définis. En 1830, période d'émeutes civiles, il exprime dans le Journal son admiration des ouvriers, mais c'est

1. Voir son appréciation de Lamennais et d'autres chefs d'école dans Paris.

plutôt l'admiration d'un soldat devant l'héroïsme d'autres soldats.

"Les ouvriers sont d'une bravoure de Vendéens, les soldats d'un courage de garde impériale: Français partout . . . Pauvre peuple, grand peuple peuple guerrier."¹

Il se range définitivement du côté de la classe la plus nombreuse: les ouvriers, les laboureurs, les humbles de toutes sortes, et s'oppose à la rapacité prolétaire et l'hérédité propriétaire. Le drame Chatterton appartient à cette grande campagne dans la littérature française. La lutte entre le capitalisme et le prolétariat est une thèse actuelle, car cette lutte s'est aggravée. Dans l'Acte I, Scène ii, des ouvriers se plaignent au patron de manquer d'ouvrage et d'être mal payés. John Bell, type de patron impitoyable, est inflexible:

"Les machines diminuent votre salaire, mais elles augmentent le mien; j'en suis très fâché pour vous, mais très content pour moi. Si les machines vous appartenaient je trouverais bon que leur production vous appartînt, mais j'ai acheté les mécaniques avec l'argent que mes bras ont gagné - faites de même, soyez laborieux et surtout économes."²

Le Quaker lui reproche cette dureté de coeur,

-
1. Journal - page 49.
 2. Chatterton, Acte I, Scène ii.

qui réduit les habitants de toute une ville à l'esclavage, mais puisque John Bell se conforme les lois du pays, il ne s'inquiète pas des lois de l'humanité. Il représente, en effet, cette société égoïste, qui a comme coeur un lingot d'or, et pour souverain pontife un juif usurier.

Vigny s'apitoie sur une deuxième classe d'hommes, les poètes. Cette thèse, brûlante à l'époque romantique nous semble tout à fait démodée aujourd'hui et toutefois les ravages du matérialisme continue à étouffer toute préoccupation d'art. L'intérêt que porte Vigny au sort du poète lui fait perdre de vue des misères bien plus grandes et plus répandues.

"Les parias de la société sont les poètes; les hommes d'âme et de coeur, les hommes supérieurs et honorables; tous les Pouvoirs les détestent parce qu'ils voient en eux leurs juges, ceux qui les condamnent devant la postérité."¹

La société persécute le poète au lieu de le récompenser et de le protéger. Le roman Stello est une suite de conversations sur les fonctions sociales, et sur le supplice du poète. Chatterton, Gilbert et Chenier sont tous des victimes d'une société qui ne les apprécie pas. L'Etat

1. Correspondance, page 31.

devrait se préoccuper du sort du poète.

"C'est au législateur à quérir cette plaie, l'une des plus vives et des plus profondes de notre corps social. Il ne lui faut que deux choses: la vie et la rêverie; le Pain et le Temps."¹

De même que Lamartine, Vigny condamne les grandes villes comme Londres et Paris, centres de la misère et de la corruption, et établit un contraste entre la vie urbaine et la vie rurale. Dans une lettre à son ami Philippe Busoni (août 1849), il compare les Parisiens aux compagnards. Les premiers ont ces visages sombres ou haineux, au regard de loup, les derniers sont de "beaux vieillards" et de "vigoureux enfants" qui sourient en travaillant. Dans le Journal, le sentiment de dégoût que lui inspire la misère est essentiellement celui d'un aristocrate.

"Je hais la misère, non parce qu'elle est la privation, mais parce qu'elle est la saleté . . . quand la misère est un grenier avec une sorte de lit à rideaux sales, des enfants dans des berceaux d'osiers une soupe sur un poêle et du beurre sur les draps dans un panier, la bière

1. Chatterton - Introduction -(la même idée se trouve aussi dans une lettre au rédacteur de la Revue des Deux Mondes).

et la cimètière me semblent préférables".¹

Comme propriétaire, il s'occupe du bien-être de ses laboureurs et de ses métayers, assainissant leurs maisons, par exemple, mais il ne s'y intéressait pas autant que Lamartine. Comme nous avons déjà dit, Vigny, tout en possédant la pitié profonde, ne cherche pas d'habitude de traduire cette pitié en actions bienfaitantes. Aristocrate, et stoïque, il regarde le monde de loin, et la misère lui reste une partie de la question philosophique du mal sur la terre.

Victor Hugo, vu à travers son oeuvre immense, semble se dégager comme un croisé dont la vie ait été consacrée à la destruction d'un spectre - La Misère. Depuis ses premières oeuvres la pitié des pauvres est une de ses inspirations les plus fécondes. On remarque, cependant, une évolution dans sa pitié. D'abord, sa miséricorde est poétique mais assez conventionnelle; déjà dans Hernani, Ruy Blas et Marion Delorme, il exalte le peuple et oppose ses vertus aux vices des courtisans, des princes et des rois. C'est l'amour du peuple qui se trouve dans ses drames, mais c'est aussi le goût de l'antithèse et du

1. Journal, page 131.

mélodrame. Il exprime sa haine des dynasties dans ces vers trop souvent déclamatoires, par la bouche des personnages qui sont eux-mêmes des antithèses vivantes. Cependant le sentiment de la clémence et de la grâce inspirent quelques-uns des plus beaux passages lyriques écrits par Hugo.

Les premières essais poétiques révèlent un jeune royaliste, ébloui des batailles de Napoléon et enivré de ses souvenirs enfantins d'Espagne, mais déjà dans les Odes il écrit les Vierges de Verdun poème qui peut compter comme un des premiers jets de pitié pour les condamnés, quoique ce soit le récit même qui nous frappe et non l'émotion. Les Feuilles d'Automne marquent un progrès considérable. A mesure qu'il réfléchit sur les grands problèmes humains, il écoute la voix de l'homme qui pleure dans sa misère. Cette pitié générale se révèle, par exemple, dans C'est une Chose Grande.

Pour les Pauvres fait appel aux riches. Ce poème est l'écho de bien des passages de Bossuet; le poète exhorte les riches à donner pour plaire à Dieu et pour leur assurer l'entrée au Paradis.

"Donnez riches! L'aumône est soeur de la prière

Donnez! pour être aimés de Dieu qui se fit homme
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel."¹

La Prière pour Tous n'ajoute rien de nouveau, mais le poème est exquis. C'est la pitié tendre et sincère d'un homme profondément heureux, entouré de ses enfants adorés. Au comble du bonheur suprême, on se sent toujours facilement attristé par les malheurs d'autrui, on aimerait faire partager son bonheur à tous. Il demande à sa fille de prier pour les malheureux.

"Toutes ces âmes en disgrâce
Ont besoin qu'on les débarrasse
De la vieille rouille du corps
Souffrent-elles moins pour se taire?
Enfant! regardons sous la terre!
Il faut avoir pitié des morts."²

Le poème Dieu est Toujours là des Voix Intérieures contient des passages analogues aux précédents. Dans les premiers recueils la charité s'offre comme seul remède à tous les maux car c'est par elle que Dieu secourt les pauvres.

"Cet ange qui donne et qui tremble,
C'est l'aumône aux yeux de douceur,
Au front crédule et qui ressemble

-
1. Pour les Pauvres - Feuilles d'Automne.
 2. La Prière pour Tous - Feuilles d'Automne.

A la foi, dont elle est la soeur
..Donnez méchants, Dieu vous pardonne
Donnez ô bons, Dieu vous bénit."¹

Le Mendiant des Contemplations est aussi la glorification de la charité; un mendiant épuisé est secouru; puis transfiguré, et l'hôte croit voir le Christ.

Les Contemplations chantent une pitié beaucoup plus profonde. Le poète a éprouvé bien des chagrins depuis la Prière Pour Tous, il est en exil, il a été en deuil, et il a vu l'échec de toutes ses aspirations politiques. Il ne se contente plus de chanter la douce Charité, il veut soulager les misères et il y voit un devoir sacré: "Nul de nous n'a l'honneur d'avoir une vie qui soit à lui"², et voilà que sa sympathie se prodigue sur des misères qu'il a dû voir bien des fois. Melancolia est un monument magnifique élevé aux souffrants. La société est divisée en deux catégories: les gens qui crucifient, et ceux qui sont crucifiés, mais il conclut en faveur de la foule qui est "un chaos où sont en germe toutes les misères mais aussi toutes les grandeurs".³
La misère et la faim seules sont responsables de tous les

Dieu est Toujours là - Voix Intérieures - voir aussi dans

1. Le Pape l'éloge de la charité - page 50.
2. Contemplations - Préface 2.
3. Note de Berrét, page 116.

vices et de tous les crimes:

"La faim, c'est le renard de la prostituée
C'est le bâton ferré du bandit, c'est la main
Du pâle enfant volant un pain sur le chemin
C'est la fièvre du pauvre oublié, c'est le râle
Du grabat naufragé dans l'ombre sépulcral

.
Pendant que tout vit ô Dieu, dans ta clémence,
Pendant que la Nature, en ses profondeurs fauves
Fait manger le chacal, l'once et le basilic
L'homme expire! - Oh! la faim, c'est le crime public
C'est l'immense assassin qui sort de vos ténèbres."¹

Le poète met en scène les infortunés qui ne peuvent plus gagner de quoi se nourrir, et qui sont repoussés par la société - la prostituée, le vieil ouvrier, et l'homme de génie. Le poème Misère a le même sujet; la faim est la source de tous les maux.² Ceux qui meurent de faim sont considérés comme des criminels. La charité et l'aumône ne suffisent plus, il faut relever les misérables.

Dans la Légende des Siècles, récits héroïques des temps passés, on trouve aussi la glorification des humbles. Signalons le dévouement sublime de Jeannie et de son mari dans Les Pauvres Gens, poème d'une simplicité exquise. C'est le pauvre qui secourt sans hésitation les gens moins fortunés que lui, même au prix des sacrifices

1. Melancholia - 265.
2. C'est la thèse souvent répétée dans Claude Gueux et dans Les Misérables.

énormes. C'est peut-être l'éloge le plus éloquent de la pitié que Hugo ait jamais écrit.

La misère donc est une des grandes préoccupations de Victor Hugo; il tâche d'améliorer le sort des pauvres en indiquant leurs besoins aux riches. Il s'adresse non seulement à la générosité individuelle, mais aussi au gouvernement, car la misère est une question d'état. Dans son discours sur la Misère, il évoque les privations effroyables des pauvres.

"Il y a dans Paris dans ce faubourg de Paris que le vent de l'émeute soulevait naguère si aisément, il y a des rues, des maisons, des cloaques, où des familles entières, vivent pêle-mêle, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, n'ayant pour lits, n'ayant pour vêtements, j'ai presque dit pour vêtements que des monceaux infects de chiffons en fermentation ramassés dans la fange du coin des bornes, espèce de fumier des villes où des créatures humaines s'enfouissent toutes vivantes pour échapper au froid de l'hiver."¹

Le pauvre meurt de faim ou bien cherche sa nourriture dans les débris des charniers. De tels faits sont des torts non seulement envers l'homme, mais l'existence de telles conditions est un crime envers Dieu. Le gouvernement a fait des lois contre l'anarchie, à lui de faire maintenant des lois contre la misère.

1. Actes et Paroles; La Misère - 9 juillet 1849.

Les suites de cette privation menacent d'ébranler la société entière. Et quelles sont ces suites? C'est le crime, ruine de l'homme, c'est la prostitution, et c'est le supplice de l'enfant. Le premier problème sera discuté dans le chapitre suivant; considérons un peu ici, les deux autres. Victor Hugo a dit:

"Qui n'a vu que la misère de l'homme n'a rien vu, il faut voir la misère de la femme; qui n'a vu que la misère de la femme n'a rien vu, il faut voir la misère de l'enfant."¹

Ces deux problèmes ne sont indiqués que dans l'oeuvre de Hugo, car les autres poètes romantiques ne suivent pas ce développement du problème.

En effet, le dix-neuvième siècle marque l'éclosion du féminisme; on s'occupe de la femme tyrannisée par son mari, et de la femme excommuniée de la société, victime de cette société, puisqu'elle se vend pour vivre.

"On dit que l'esclavage a disparu de la civilisation européenne. C'est une erreur. Il existe toujours, mais il ne pèse plus que sur la femme et il s'appelle prostitution."²

La société fait ressortir la faiblesse humaine, au lieu de

1. Les Misérables.

2. Ibid, Tome page 336. (cf. Musset La Confession d'un Enfant du Siècle page 109.)

"Lorsque autrefois l'opresseur disait, "A moi la terre!
A moi le ciel! A présent que répondra-t-il? La
(page suivante)

cultiver la noblesse qui est au fond de chaque âme. Le romantisme, si épris de l'antithèse, voit chez la courtisane et la prostituée de nobles qualités; ces femmes sont capables d'un grand amour qui permettent la rédemption de ces femmes et d'héroïques sacrifices (La Dame aux Camélias et Marion Delorme). Dans Marion Delorme, Hugo met en scène la courtisane rachetée par l'amour à qui l'amour et le sacrifice ont refait une virginité. Dans Angelo le thème est analogue, Thisbé, la courtisane s'immole pour rendre heureuse la femme pure.

La poésie de Victor Hugo contient de nombreux exemples de cette pitié qui tend la main aux parias de la société. Dans le poème Sur le Bal de l'Hôtel de Ville, Hugo plaide pour ces malheureuses auprès des femmes fêtées au bal. Ces dernières n'ont pas le droit de mépriser les soeurs infortunées qui ont été les jouets de la destinée . .

"Vous à qui le bonheur conseille la vertu,
Vous qui contre le mal n'avez pas combattu
A qui jamais la faim, empoisonneuse infâme
N'a dit - Vends-moi ton corps, c'est-à-dire ton âme."¹

Un épisode de Melancholia met en scène une pauvre femme

-
2. (page , suite)
débauche succède à l'amour, la prostitution, qui n'est autre chose que l'esclavage."
 1. Chants du Crépuscule.

décharnée, maigre et blême qui sera plus tard, Fantine. Elle avait gagné sa vie par son aiguille, l'ouvrage manqua, et à dix-sept ans elle dut se vendre corps et âme. La faute n'est pas à ces malheureuses qui tombent pour avoir de quoi se nourrir.

"La faute est à nous, à toi riche! à ton or!"¹

Fantine s'adonne au vice quand le travail lui manque, elle s'y adonne à contre coeur et seulement après avoir vendu jusqu'à ses cheveux et ses dents afin de pourvoir à son enfant adorée. C'est une déchéance sublime, et cette pauvre Fantine mérite bien une place parmi les autres martyres; c'est son amour et ses sacrifices pour son enfant qui la canonisent. On trouve chez François Coppée la même sympathie pour ces parias, et la même antithèse que chez Hugo. La Mère Nourrice présente une prostituée qui fait son métier pour nourrir son enfant.

"J'ai manqué d'indulgence envers toi, pauvre actrice
Tu faisais ton métier pour que ton enfant eût du lait.

La maternité t'a rendu la pudeur."²

La Société seule est responsable de cette déchéance; tant qu'il y a du travail, la femme du peuple est modeste,

-
1. O N'Insultez Jamais une Femme qui tombe.
 2. La générosité de la prostituée se trouve aussi dans L'Aumône.

douce et vertueuse¹, quand le travail manque, la Faim la mène à sa chute.

L'enfance est une des inspirations les plus heureuse de Victor Hugo, qui a toujours aimé et gâté les enfants, d'abord les siens, puis ses petits enfants. Il sait participer à leurs joies et à leurs petites tragédies et il sait les reproduire dans sa poésie avec une sympathie exquise. Cependant il ne se contente pas de jouer le rôle de grand-père aux siens: il se sent l'aïeul de tous les enfants et le protecteur de tous les faibles.

"Mon coeur est sans frontière, et je n'ai pas d'endroit
Où finisse l'amour des petits et le droit
Des faibles, et l'appui qu'on doit aux misérables."²

Le bien-être et le bonheur sont les droits de tous les enfants mais la Société reconnaît trop rarement son devoir auprès des orphelins et des enfants indigents.

"Hélas le bonheur est leur droit.
S'ils ont faim, le paradis pleure
Et le ciel tremble, s'ils ont froid.

La misère de l'innocence
Accuse l'homme vicieux
L'homme tient l'ange en sa puissance."³

-
1. Regard Jeté dans une Mansarde.
 2. L'Art d'Être Grand-père - Que Voulez-vous?
 3. Ibid - Les Enfants Pauvres.

Pendant son exil il offre un repas hebdomadaire aux enfants pauvres, à huit enfants d'abord, puis à quinze, à vingt et plus tard, à quarante. Il les y invite à la joie, et au rire, héritage incontestable de l'enfance. A Noël il y a un grand dîner, un arbre de Noël et des étrennes pour une centaine d'enfants.

Cette charité est une oeuvre de propagande aussi car le poète espère enseigner dès l'enfance, la fraternité des hommes.

"Semons l'amour. C'est ainsi que nous apaiserons l'avenir."¹

et plus loin,

"Ceci n'est pas de l'aumône, c'est de la fraternité.
. . . C'est la communion avec nos frères moins heureux. Nous apprenons à les servir, et ils apprennent à nous aimer."²

Il demande aux riches des aumônes pour les pauvres, tout en leur répétant que l'aumône n'est qu'un palliatif - secourir les misérables, ce n'est pas abolir la misère. C'est Victor Hugo qui aurait inspiré la fondation à Londres d'une société qui secourut en 1868, cent quinze mille enfants, et son exemple charitable eut des imitateurs

1. Actes et Paroles - Les Enfants Pauvres - Tome , page 424.
2. Ibid - Banquet des Enfants 1862.

partout.

Le poème Rencontre, inspiré par une "chose vue", n'est qu'un pur sanglot. Hugo met en scène quatre orphelins qui mendient pour vivre. Que de détails pathétiques et navrants dans ce petit poème! La générosité de ces enfants qui partagent un seul morceau de pain contraste d'une manière saisissante avec la dureté des riches qui ne veulent pas partager leur abondance. Gavroche, lui aussi, se fait le protecteur de deux autres enfants abandonnés comme lui et il s'occupe de ses protégés avec un dévouement parfait. Gamin, criminel même, c'est cependant un héros, qui meurt en martyr. Ce spectacle nous émeut en provoquant en nous la critique d'une société sans coeur.

"Car souvent on les bat, on les chasse toujours!
C'est ainsi qu'innocents condamnés, tous les jours
Ils passent, affamés, sous mes murs, sous les vôtres,
Et qu'ils vont au hasard, l'aîné menant les autres."¹

L'exploitation des enfants dans les usines est le plus effroyable des crimes sociaux. Le travail, et le taudis nuisent non seulement à la santé physique mais aussi à la santé intellectuelle et morale. Joyeuse Vie évoque

1. Rayons et Ombres - Rencontre.

un tableau de l'enfer dans sa description des caves de Lille. Un épisode de Melancholia démontre bien sa pitié pour les petits enfants de huit ans qui travaillent dans les meuleries ou scieries:

"Ils vont de l'aube au soir faire éternellement
Dans la même prison, le même mouvement,
Accroupés sous les dents d'une machine sombre,
Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre.
Innocents dans un baigne, anges dans un enfer
Ils travaillent."¹

Dans Aubin le poète plaide la cause des mineurs qui reçoivent si peu d'argent pour un travail très dur dans des souterrains à l'air vicié. Le bruit est effrayant et le danger y rôde à tout moment. Aubin, jeune fille de seize ans, orpheline, - son père est mort et sa mère est folle, - se prostitue pour nourrir son frère estropié. Ce supplice de l'enfant est un spectacle digne du grand Dante. L'humanité est un gouffre au fond duquel gémit une foule misérable. Les cris de l'enfant dominant ceux de l'adulte parce que sa souffrance est la plus aigue.

"Les cris d'enfant surtout venaient à mon oreille

1. Melancholia - Les Contemplations. Voir aussi Vigny, Chatterton, Acte I, Sc. ii. "Y a-t-il dans le bourg de Norton une seule famille qui n'envoie ses petits garçons et ses filles tousser et pâlir en travaillant tes laines?"
Voir aussi - Mrs. Browning, The Cry of the Children.

Car dans cette nuit-là, gouffre où l'équité veille
La voix des innocents sur tout autre prévaut,
C'est le cri de l'enfant qui monte le plus haut."¹

Y a-t-il une solution du problème de la misère?

Victor Hugo croit fermement à une amélioration prochaine.

Le travail et l'éducation pour tous, voilà la route qu'il faut suivre pour arriver à l'utopie de l'avenir.

La science, base de la vérité et du Progrès inévitable, peut remédier à toute misère, et réhabiliter tout paria, dit le poète dans les poèmes, Pleine Mer et Plein Ciel.

Les coeurs attendris, et l'amour fraternel comptent plus que la législation juste mais froide. Le poème Fraternité (L'Art d'Etre Grand-père) est comme un vaste hymne d'espoir. On peut y trouver dans cette soutenance de la bonté innée des hommes l'influence de Jean Jacques Rousseau.

"Non ce n'est pas errer et rêver que de croire
Que l'homme ne naît point avec une âme noire,
Que le bon est latent dans le pire, et qu'au fond
Peu de fautes vraiment sont de ceux qui les font

L'homme est le vain drapeau d'un sinistre édifice,
Tout souffle qui frémit, flotte, serpente, glisse
Et passe, il le subit, et le pardon est dû
A ce haillon vivant dans les cieux éperdu."²

Mais en dépit du spectacle navrant que présente la terre,

1.

2. L'Art d'Etre Grand-père - Fraternité.

et l'échec de tant d'efforts vers l'amélioration, Hugo affirme sa foi dans le Progrès.

"Je rêve l'équité, la vérité profonde,
L'amour qui veut, l'espoir qui luit, la foi qui sonde,
Et le peuple éclairé, plutôt que chatié
Je rêve la douceur la bonté, la pitié
Et le vaste pardon."¹

Chacun a sa part dans cette grande oeuvre du Progrès, l'homme de science, l'homme d'Etat, le poète, l'homme riche, le bourgeois aisé, mais c'est le poète qui est l'éclaireur. Les poètes romantiques, surtout Hugo, ont créé un Evangile moderne; ils ont fait renaître l'esprit et la doctrine du Christ.

1. Fraternité - L'Art d'Etre Grand-père.

CHAPITRE V

Les Lois Pénales

L'humanitarisme de la génération romantique est l'élargissement de la pitié prodiguée aux pauvres, car c'est la pitié étendue aux pauvres que la société juge nuisible. Les hommes de lettres réclament la justice pour les criminels, et non seulement la justice, mais le pardon et l'amour fraternel aussi. Le code criminel du temps ne visait qu'un seul but -- la vengeance de la société outragée. Selon les écrivains, c'étaient les criminels qu'on outrageait, car la société leur refusait l'éducation, le travail et le moyen de se réhabiliter. Donc, le prisonnier, ou même le condamné à mort, n'est pas un paria, c'est, au contraire le plus malheureux de nos frères et le plus à plaindre. On demande la réforme des prisons, qui ne servent qu'à aggraver le crime, et l'abolition de la peine de mort. Ce zèle réformateur qui se manifeste dans des appels éloquents au roi, au gouvernement et au peuple, n'a pas d'apologistes plus éloquents que les poètes romantiques -- Hugo est le plus noble de tous, car pendant

toute sa vie il a consacré son génie à ceux que la société repousse.

Ce mouvement humanitaire ne se limite pas à la France. En Angleterre, Charles Dickens attaque la sévérité du code criminel et les conditions épouvantables des prisons, dans Barnaby Rudge. Oliver Twist est un plaidoyer contre l'injustice sociale qui est responsable du crime. Partout un sentiment chrétien de douceur et de pardon se développe. Tolstoï, grand esprit humanitaire, résume plus tard cet idéal dans le dernier chapitre de Réssurrection, un des plus beaux plaidoyers en faveur de la justice et de l'amour fraternel. A quoi bon la punition? Elle n'amointrit point le crime et ne réforme pas le criminel. La société a pu se protéger, non par des punitions, mais par la pitié. C'est ici la même doctrine du salut du monde par l'amour que celle des poètes romantiques, surtout de Victor Hugo, qui l'exprime en accents ineffables rappelant ceux du Christ.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, l'humanitarisme pratique ne se voit pas beaucoup dans la poésie de Lamartine. Comme poète il ne tâche pas d'améliorer le sort des criminels, mais comme homme politique, il projette la réforme des lois criminelles et des prisons, en réclamant la compassion et la douceur pour les criminels. C'est pour cela que des malheureux innombrables ont vu en Lamartine un protecteur assuré, trouvant dans sa pitié une consolation régénératrice. Il demande la suppression du bagne,

du système cellulaire pour les peines qui ne dépassent pas huit ou dix ans, et au delà de cette limite la déportation. En 1848, il plaide avec Victor Hugo, l'abolition de la peine de mort. Pour lui les criminels ne sont pas des parias qu'il faut rayer de la société, mais des malheureux tourmentés par leur propre conscience et susceptibles d'amélioration s'ils ne sont pas avilis par la vie de prison.

"Sauf chez les plus endurcis, la pensée de son crime rend la conscience du condamné aussi sensible que celle de l'homme honnête et libre. On ne doit donc exclure l'inculpé d'aucun privilège pour lui permettre de s'unir aux hommes de bien."¹

Chez Voltaire et chez Hugo aussi la conscience joue le même rôle judiciaire et expiatoire.² Selon Lamartine, la justice humaine qui se base sur la vengeance est loin d'être infaillible.

"La justice aujourd'hui peut-être crime un jour."³
Le code social se transformera cependant, car un jour l'amour fraternel et le pardon remplaceront la haine et la vengeance:

"La charité sera la justice entre vous
Le pardon seul vengeur, remettra tout injure."⁴

-
1. Harris, Lamartine et Le Peuple, p. 203.
 2. La Conscience.
 3. La Chute d'un Ange, Livre Primitif.
 4. Ibid.

Il n'y aura donc pas besoin de rois ni de juges puisque ceux-là ne représentent que le pouvoir policier, et même l'assassinat:

"Vous n'établirez point de juges ni de rois
Pour venger la justice, ou vous faire des lois;
.
.
.
Si devant le Seigneur un homme fait le mal,
N'ayez pour le juger ni loi, ni tribunal;
Pour venger par la mort la mort de la victime
Ne donnez point au juge un meurtre légitime;
Ne sachez pas le nom de cet homme de sang
Qui simule un forfait tout en le punissant.
Quand du bien et du mal tout coeur a la science,
Le juge et le bourreau sont dans sa conscience:
Jusqu'à ce qu'au remords le crime ait satisfait,
La peine du coupable égale le forfait;
Et par la loi d'en haut la justice outragée
Ne se tait dans son coeur que quand elle est vengée!"¹

Lamartine soutient toujours l'inviolabilité de la vie humaine. Indigne de la sentence prononcée contre les quatre ministres, il écrit Contre la Peine de Mort où il flétrit cette barbarie moderne. Il demande aux rois et au peuple de l'abolir et d'ouvrir ainsi une ère nouvelle.

"Que dans ses rêves seuls l'humanité tenta,
Proscris des codes de la terre
La mort que le crime inventa!
Rempli de ta vertu, l'histoire qui la nie,
Réponds par tant de gloire à tant de calomnie
Laisse la pitié respirer!
Jette à tes ennemis des lois plus magnanimes,
Ou si tu veux punir, inflige à tes victimes
Le supplice de t'admirer."²

1. La Chute d'un Ange, Livre Primitif.
2. Contre la Peine de Mort.

Ce poème est un cri lyrique plutôt qu'une dénonciation; Lamartine n'est pas capable d'un plaidoyer tout pur, car il lui manque la véhémence de Victor Hugo. Dans sa poésie, Lamartine est un idéaliste et un rêveur d'utopies, non un réformateur zélé. Cependant chez lui la fraternité et la clémence touchent de bien près au sublime, comme dans le passage suivant, qui résume en effet l'amour ineffable et miséricordieux du Christ.

"En retour du pardon que le ciel nous accorde
Le plus beau don de l'homme est la miséricorde.
Il la doit à son frère, à soi-même, à celui
Qui seul a droit de juger et de venger sur lui;
La vengeance ou l'erreur inventa le supplice:
Ce monde vit de grâce et non pas de justice."¹

Alfred de Vigny ne s'est jamais fait défenseur des criminels, mais il compatit avec eux, car il soutient que tous les crimes et tous les vices ont leur source dans la faiblesse et ne méritent donc que la pitié.² Une fable dans son Journal critique la société qui empêche le criminel de se réhabiliter. C'est l'histoire d'un condamné à mort qui s'est échappé, et qui mène une vie honnête et illustre à l'étranger. Cependant on l'arrête et l'exécute.

"Donc les juges condamnent un scélérat, mais le

1. La Chute d'un Ange.
2. Journal d'un Poète, p. 32.

bourreau tue un homme régénéré, moral et chrétien."¹
Dans le morceau Les Trois Forçats, Vigny censure la dureté de coeur de son temps. Ces trois forçats sont méprisés et repoussés par la société, quand ils tâchent de mener une vie honnête. On leur demande:

"Qui êtes-vous?

. . Nous ne sommes pas vos ennemis. Nous avons heurté la société dans ses lois, mais jamais nous n'avons fait mourir le citoyen.

. . Etrangers, nous vous demandons qui vous êtes, et vous nous répondez ce que vous n'êtes pas.

. . Nous sommes forçats libérés.

. . Retirez-vous et mourez de faim."¹

C'est ici une ébauche de la thèse que Victor Hugo a élargie dans Les Misérables.

Le poème Wanda laisse voir le martyre des Russes condamnés pour des crimes d'état et l'héroïque dévouement de leurs femmes qui les suivent en Sibirie. Vigny proteste ici contre la tyrannie des rois, qui mettent au supplice des familles entières au lieu de dire:

"J'ai pitié, je fais grâce;

L'ancien crime est lavé par les martyres nouveaux."²

Vigny comme Lamartine, défend la vie des quatres ministres, et réclame, à plusieurs reprises l'abolition

1. Les Trois Forçats.

2. Wanda.

de la peine de mort, selon lui "la trace la plus douloureuse du barbarisme de la société".¹ Cette pénalité suprême a été abolie par le sacrifice du Christ, il y a deux mille ans. Sur le Mont des Oliviers, le Christ dit au Père Eternel:

"Père . . au nom du passé que je lave,
Par le sang de mon corps qui souffre et va finir,
Versons-en la moitié pour laver l'avenir!
Père libérateur! jette aujourd'hui, d'avance,
La moitié de ce sang d'amour et d'innocence
Sur la tête de ceux qui viendront en disant:
'Il est permis pour tous de tuer l'innocent'."²

Ne peut-on voir dans les paroles de la Maréchale d'Ancre, femme tendre et bonne, la dénonciation de la peine de mort au moins à l'égard des crimes politiques? Le passage suivant, tiré de la scène où elle se défend devant ses juges, est l'écho de bien des passages de Voltaire et de Victor Hugo:

" Qu'est-ce que votre bourreau? Un assassin de sang-froid, qui n'a pas l'excuse de la fureur. Il ôte au coupable le temps du repentir et du remords; souvent il donne ce remords au juge, messieurs, et toujours à la nation le spectacle et le goût du sang."³

La pitié de Vigny s'élargit pour compatir avec

-
- 1.
 2. Le Mont des Oliviers.
 3. Acte iv, Scène vii.

le plus grand criminel de la création, Satan, l'ange du mal. Eloa, la pitié céleste devenue femme, voit toujours "un Ange malheureux qui de loin l'implorait". Elle va à son secours, elle l'aime et se sacrifie pour le sauver, mais au lieu de le sauver, elle devient son esclave et sa victime. Dans sa Correspondance, Vigny projette une suite à Eloa. Il imagine de sauver Satan par la bonté divine d'Eloa, d'abolir même l'enfer par la vertu toute puissante de l'amour et de la pitié. Les voûtes de l'enfer s'ouvrent pour laisser passer Eloa et l'ange, et une voix ineffable prononce:

"Tu as été assez puni pendant le temps: tu as assez souffert, puisque tu fus l'ange du mal. Tu as aimé une fois: entre dans mon éternité. Le mal n'existe plus."¹

Cependant, comme défenseur des criminels, Victor Hugo dépasse de bien loin Lamartine et Vigny. La clémence, le pardon et l'amour dans les relations entre le criminel et la société, voilà la thèse répétée sans cesse dans ses oeuvres. C'est un système philosophique et c'est aussi un sentiment, c'est l'élan d'un coeur compatissant. Il accuse la Société d'avoir avili les pauvres en leur refusant

1. Correspondance, p. 261.

l'éducation et le travail. Le criminel donc est malheureux mais il n'est pas coupable.

"Quand donc comprendra-t-on qu'un coupable est un ignorant?"¹

Hugo reprend la doctrine de la bonté innée de l'homme:

"Tout homme naît bon, pur, généreux, juste, probe,
Tendre et toute âme éclot étoile aux mains de Dieu.
Si ce coeur est glacé, c'est qu'on éteint son feu,
Si cette aile est cassée et si cet esprit boite,
C'est qu'on l'a comprimé dans une cage étroite,
Si cet homme est affreux, c'est qu'on nous l'a jété
Dans un moule de crime et de difformité."²

Pendant toute sa longue vie, Hugo a comme devise "Mort à la mort" même quand il s'agit des criminels. Il tâche par ses écrits et par de nombreuses interventions personnelles d'abolir la peine de mort. Il n'hésite pas à plaider auprès du roi en 1829 pour un courtisan. En 1830, il plaide la cause des quatre ministres comme l'ont fait Lamartine et Vigny. En sa qualité de pair de France il demande en vain des peines moins sévères pour deux hommes qui avaient tiré sur le roi. Puis en 1839, il s'adresse à Louis-Philippe pour demander la grâce d'un condamné à mort, Armand Barbès.

"Par votre ange envolé ainsi qu'une colombe

1. Actes et Paroles, Genève et la Peine de Mort, 1862.
2. La Pitié Suprême, p. 125.

Par ce royal enfant, doux et frêle roseau!
Grâce encore une fois! grâce au nom de la tombe!
Grâce au nom du berceau!"¹

En 1848, il vote contre la peine de mort dans l'Assemblée Constituante; l'année suivante un avocat de Daine demande à Hugo d'intervenir pour son client qui allait être exécuté. Hugo s'adresse au président, mais la grâce n'est pas accordée. En 1851, pendant le procès de son fils, il plaide éloquemment l'abolition de la peine de mort. La même année a lieu l'affaire Tapner et le poète consacre toutes ses forces à sauver le malheureux. Il écrit des lettres aux habitants de Guernesey, et il écrit à Lord Palmerston, mais sans succès.

En vrai missionnaire, Hugo tâche de répandre ses idées humanitaires dans d'autres pays. Il demande le pardon de John Brown en Amérique, qui a combattu héroïquement pour la délivrance des esclaves, appel basé sur l'humanitarisme et sur l'unité des Etats-Unis. Hugo semble prévoir la guerre civile en disant que si John Brown est exécuté,

"il ferait à l'Union une fissure latente qui finirait par la disloquer."²

1. Rayons et Ombres.
2. Actes et Paroles, Tome 2, p. 239.

En 1862 il écrit une lettre au rédacteur de l'Indépendance Belge à ce même sujet, et la même année il s'adresse à la ville de Genève qui vient de voter en faveur de la peine de mort. En 1865 il développe le même sujet dans une lettre aux Italiens. Il demande la grâce de l'empereur Maximilien, mais sa lettre arrive trop tard et l'empereur est exécuté. En 1879, il demande au Sénat l'amnistie pleine et entière des condamnés de 1871:

"En politique, oublier c'est la grande loi. La guerre civile est une faute. . . Sur une vaste faute, il faut un vaste oubli. Ce vaste oubli, c'est l'amnistie."¹

Cette grande oeuvre humanitaire nous fait dire de Hugo ce que ce dernier a dit de Voltaire.

"Alors . . . tu poussas un cri d'horreur et ce sera ta gloire immortelle."²

Il y a une grande affinité entre Voltaire et Hugo --

"réclamer l'héritage des déshérités, protéger les faibles, les pauvres, les souffrants, les accablés, lutter pour les persécutés et les opprimés, c'est la guerre de Jésus-Christ, et quel est l'homme qui fait cette guerre? C'est Voltaire."³

Nous y ajoutons "C'est Victor Hugo aussi."

La clémence est le devoir de tous, mais c'est

1. Actes et Paroles, T. 2, Discours sur l'Amnistie, le 28 février, 1879.
2. Ibid, Le Centenaire de Voltaire, 1878.
3. Idem.

le devoir transcendant du souverain. Voilà un des thèmes favoris de Hugo, thème qui se trouve déjà dans ses oeuvres de jeunesse (dans Notre Dame et dans ses pièces de théâtre). Une grande partie de Marion Delorme est consacrée à l'idée de pardon, un roi, si puissant soit-il, est responsable devant Dieu de la vie de ses sujets. Le roi est une sentinelle et le mot d'ordre qu'il reçoit de Dieu seul, est "Clémence!"

" le roi fait grâce
C'est un droit de son trône, un devoir de sa race."¹

Dans Cromwell, le Protecteur pardonne aux conspirateurs qui comptent parmi eux son propre fils, en disant: "Vous êtes libres tous". Dans Hernani, Don Carlos accorde un pardon royal aux conspirateurs, c'est la transfiguration du roi en empereur --

"Je ne sais plus vos noms, messieurs. Haine et fureur
Je veux tout oublier."

Le monologue de l'Acte iv, un panégyrique de la clémence, est un des plus beaux passages de la pièce.

Le gouvernement a bien d'autres choses à faire que de persécuter les criminels politiques.

"Nous avons autour de nous les travailleurs qui demandent des ateliers, les enfants qui demandent

du pain, la France qui demande de la gloire."¹
La déportation lui paraît une punition presque aussi barbare que l'échafaud, car le climat, l'exil et la prison, ce sont trois bourreaux au lieu d'un seul.

Les imprécations contre la peine de mort chez Victor Hugo sont souvent l'expression de sa haine personnelle des rois. C'est-à-dire son humanitarisme est un système qui enferme beaucoup d'exagérations et qui ne nous touche pas autant que la tendresse et les larmes qu'il prodigue aux victimes. Les deux symboles de cette cruauté des rois et des puissants, ce sont l'échafaud et le bourreau.

Le bourreau est une figure terrible, c'est le représentant et l'aide indispensable du roi, c'est un assassin insatiable.

"Le bourreau, voilà un sinistre espèce d'assassin. L'assassin officiel, l'assassin patienté, entretenu, renté, mandé à certains jours, travaillant en public, tuant au soleil . . . reconnu assassin de l'Etat."¹

En somme il a perdu les traits caractéristiques et les droits d'un homme, car il vit de sang versé. C'est lui et c'est son maître le roi, qui sont coupables, et non le con-

1. Genève et la Peine de Mort.

damné. L'échafaud est l'instrument de ce tueur d'hommes, c'est un anachronisme horrible qui n'appartient qu'aux siècles passés et que l'avenir bannira. Dans le beau poème de la Légende des Siècles, Hugo imagine que même le firmament pleure sur tant de barbarie. Le poète regarde la charpente sinistre à travers la nuit tombante,

"On eût dit qu'on voyait rejaillir l'étoile de sa hache
Il semblait que sur la hache horrible aux meurtres
coutumière
L'astre laissait tomber sa larme de lumière."¹

Quelle horreur de la guillotine nous inspire cette image impressionnante!

Dans bien des passages où Hugo soutient l'inviolabilité de la vie humaine, son point de départ est le précepte chrétien de la sainteté de la vie et de la divinité de l'âme. C'est en quelque sorte, une autre phase de son système humanitaire. Il condamne la peine de mort parce que c'est "un empiètement du pouvoir humain sur le pouvoir divin."² Les hommes, qui sont toujours face à face avec l'infini, n'osent pas jeter une âme à l'éternité:³

"De quel droit mettez-vous une âme toute nue,
Et faites-vous subir à cette nudité

-
1. L'ÉCHAFAUD
 2. Actes et Paroles, Aux Habitants de Guernesey.
 3. Dernier Jour d'un Condamné, Préface.

L'effrayant face à face avec l'éternité."¹

Tout homme qui aime la liberté et tout homme croyant doit affirmer la vie, la pitié, la clémence et le pardon. En refusant de faire grâce on peut tuer un innocent, ou bien ôter au criminel le droit de racheter son crime par le remords, (idée que nous avons déjà signalée chez Voltaire).

Et la Société que peut-elle gagner par la mort honteuse de quelques-uns de ses membres? Elle prétend se protéger, mais est-ce que la peine de mort abolit le crime? Voici que Hugo fait appel au matérialisme de son temps. L'exécution de Tapner a coûté cinquante mille francs, un somme qui ferait vivre cent familles indigentes pendant un an. L'état doit se charger de la famille du condamné, autrement la veuve se prostitue et les enfants volent pour manger.

La pitié de Hugo est moins un système, cependant qu'un sentiment, et un cri du coeur, et des larmes, car Hugo soutient que les larmes valent plus que la prière.² Les éléments de l'humanitarisme que nous avons déjà signalés deviennent artificiels parfois à force des répétitions

1. Le Pape, Un Echafaud.

2. Feuilles d'Automne, O pourquoi te cacher.

nombreuses. Les dénonciations du roi, du bourreau, et de l'échafaud, fatiguent souvent, car on y trouve de la déclamation, de la rhétorique et des préjugés plutôt qu'un coeur miséricordieux. Le sentiment, au contraire, ne fatigue pas; c'est quelque chose de vivant qui s'insinue dans tous les coeurs. Hugo se montre souvent ému et attendri dans ses oeuvres parce qu'il a vu lui-même des supplices et des prisons. Claude Gueux est une oeuvre de circonstance, car en 1834 Hugo s'est fait le défenseur du véritable Claude Gueux. Le Dernier Jour d'un Condamné est un immense cri du coeur; il y a des invraisemblances; en effet, un si long récit écrit en sept ou huit heures et au pied même de la guillotine n'est guère probable, cependant le lecteur éprouve très vivement les angoisses du condamné. C'est, peut-être, un exemple du gout romantique pour les tableaux effroyables, mais c'est aussi l'attendrissement spontané et sincère qui veut choquer afin de secouer l'indifférence. Certes, Hugo n'omet aucun détail repoussant quand il tâche d'émouvoir.

"Cette corde qu'on noue au cou d'un homme, cette trappe qu'on ouvre sous ses pieds, cet espoir qu'il se cassera la colonne vertébrale en tombant, cette face qui devient bleue sous le voile lugubre

du gibet, ces yeux sanglants qui sortent brusquement de leurs orbites, cette langue qui jaillit au gosier, ce rugissement d'angoisse que le noeud étouffe, cette âme éperdue qui se cogne au crâne sans pouvoir s'en aller, ces genoux convulsifs qui cherchent un point d'appui, ces mains liées et muettes qui se joignent et qui crient au secours et cet autre homme, cet homme de l'ombre qui se jette sur ces palpitations suprêmes, qui se cramponne aux jambes du misérable et qui se pend au pendu, c'est épouvantable."¹

Cette dénonciation du supplice montre plus que toute autre inspiration, la puissance du verbe qui devient tour à tour poétique, déclamatoire et violente, qui supplie, qui dénonce et qui exhorte.

Et si le prisonnier n'est pas condamné à mort, s'il ne doit subir que le bagne, est-ce que la société s'acquitte de son devoir? Non, car la prison est une institution vicieuse qui produit la déchéance morale et physique. Le bagne est une vésication absurde qui laisse résorber, non sans l'avoir rendu pire encore, presque tout le mauvais sang qu'il extrait.² La prison, au lieu de réformer les criminels, les endurecit.

"Ah prenez garde à ceux que vous jetez au bagne!
La colère devient leur sinistre compagne.
Cet homme était né bon et le voilà méchant

1. Actes et Paroles, Tome 2, A Lord Palmerston.
2. Claude Gueux, p. 165.

Dans ce cerveau pensif, qui va se desséchant
La conscience meurt comme expire une lampe
Et comme sous la peine injuste, et lentement
Emplit un coeur de fiel, et de ressentiment
On sent en soi grandir une fournaise infâme
Faitte de ce qu'on a de plus noble dans l'âme
Quel spectre qu'un forçat sans tâche en qui se bord
Une rage à laquelle on ne peut donner tort
Lui, l'honnête homme, il est dans le gouffre de honte!"¹

Les tableaux déchirants que le poète nous fait de la vie de prison dans Claude Gueux et le Dernier Jour d'un Condamné sont aussi des "choses vues". Ailleurs², il raconte une visite à la Conciergerie où les cachots sombres sont à quatre pas de la vie bruyante, éclairée et libre de la rue. Il s'attendrit sur une jeune fille de dix-sept ans qui a volé des bas; elle est malade et soignée avec un amour presque maternel par une autre détenue. Il parle aux jeunes délinquants et s'indigne contre la qualité inférieure de leur pain. Il visite la prison des condamnés à mort. Poussé par sa grande curiosité et sa grande pitié il voit tout puis il le reproduit avec un art de journaliste extraordinaire dans Claude Gueux, Le Dernier Jour d'un Condamné et surtout dans Les Misérables qui développent et élargissent le thème de ses deux premiers romans. C'est en voyant lui-même les douleurs des prisonniers que sa

1. Toute la Lyre.

pitié profonde jointe à son imagination puissante peut montrer l'angoisse morale du condamné dans Le Dernier Jour d'un Condamné. Cet homme n'a pas la consolation de l'Eglise, car le prêtre n'est qu'un consolateur officiel et ne dit rien de senti, rien d'attendri et rien de pleuré. Le pire de ses supplices, c'est de ne pas être reconnu par sa petite fille.

Quant aux supplices physiques, signalons dans Le Dernier Jour d'un Condamné la description navrante des forçats à qui on rive les chaînes avant de partir pour Toulon. Et puis le départ pour Toulon:

"Une pluie fine et pénétrante glaçait l'air et collait sur leurs genoux leurs pantalons de toile, de gris devenus noirs. Leurs longues barbes, leurs cheveux courts ruisselaient; leurs visages étaient violets, on les voyait grelotter et leurs dents grinçaient de rage et de froid. Du reste, pas de mouvements possibles. Une fois rivé à cette chaîne on n'est plus qu'une fraction de ce tout hideux qu'on appelle le cordon et qui se meut comme un seul homme."

Ce sont des tableaux comme celui-ci qui émeuvent les coeurs et qui parlent à l'imagination des lecteurs.

Malgré l'horreur de ces spectacles, la foule, poussée par une curiosité morbide, accourt au divertissement macabre de l'exécution. Le supplice de Claude Gueux a

lieu un jour de marché,

"afin qu'il y ait le plus de regards possibles sur son passage, car il paraît qu'il y a encore en France des bourgades à demi-sauvages où, quand la société tue un homme, elle s'en vante."¹

Dans Hans d'Islande, Hugo flétrit les gens qui fourmillent près de l'échafaud pour regarder le supplice d'un homme.

"Il y a au fond des hommes, un sentiment étrange qui les pousse, ainsi qu'à des plaisirs, au spectacle des supplices. Ils cherchent avec un horrible empressement à saisir la pensée de la destruction sur les traits décomposés de celui qui va mourir, comme si quelque révélation du ciel ou de l'enfer devait apparaître en ce moment solennel, dans les yeux du misérable comme pour voir quelle ombre jette l'aile de la mort planant sur une tête humaine comme pour examiner ce qui reste de l'homme quand l'espérance l'a quitté."²

Quels sont les hommes qui administrent les lois barbares? Le jugement de Tolstoï au commencement du chapitre semble l'écho des dénonciations de Hugo. Hugo attaque la dureté des préfets et des magistrats sous Napoléon dans le poème Mansuétude des Anciens Juges qui est la description d'une chambre de torture où les juges feignant l'émotion tout en lui cassant un membre exhortent le prisonnier à confesser son crime. Dans le poème En Plein Dix-Neuvième Siècle,³ Hugo accuse un jeune magistrat

-
1. Claude Gueux, p. 762.
 2. Hans d'Islande, p. 320.
 3. Toute la Lyre.

d'avoir tenu à condamner Rosalie Doise pour l'avancement de sa carrière. En effet le supplice de cette femme infortunée rappelle les tortures du Moyen Age. Dans Le Dernier Jour, Hugo maudit les hommes de loi:

"Il est difficile de songer de sang-froid à ce que c'est qu'un procureur royal criminel. C'est un homme qui gagne sa vie à envoyer les autres à l'échafaud."¹

Le directeur de l'atelier dans Claude Gueux est un homme dur, mesquin, mauvais et tenace que ni la prière ni la menace ne peut toucher. Quel contraste entre lui et Claude Gueux, homme

"doux, poli, choisi puis par moments encore, modeste, mesuré, attentif, marchant pas à pas dans la partie irritante de la discussion, bienveillant pour les juges."²

D'un côté c'est l'homme foncièrement honnête, poussé au crime par la nécessité, et de l'autre les administrateurs de la loi, durs, impitoyables.

Le coeur magnanime de Hugo réclame une pitié d'autant ^{plus,} généreuse que le criminel est plus endurci. Puisque le criminel est un malheureux, le plus coupable est donc le plus malheureux. Puisqu'il faut rendre le

1. Le Dernier Jour d'un Condamné, p. 603.
2. Claude Gueux, p. 760.

bien pour le mal, le plus coupable a besoin du pardon le plus complet. Voilà la thèse de la Pitié Suprême, des Pleurs dans la Nuit et des Malheureux. Il faut pardonner à ces monstres qui sont, en dépit de leurs crimes, nos frères; c'est notre devoir à tous de les élever jusqu'à nous. Hugo nous en donne l'exemple:

"Oh! Je me sens parfois des pitiés insondables
Je gémis sur les grands et sur les formidables,
De tout ce désespoir fauve et démesuré
Hélas, j'entends sortir ce cri: misère.
Oui, pardonnons. Dieu sait avec quel soin sévère
Touchant ces fronts d'airain et ces crânes de verre
Triste, j'examinais ce tas de tout puissants
J'étais là, respirant l'odeur du vieil encens,
. . . Eh bien, grâce!"¹

Dans Les Malheureux et Pleurs dans la Nuit, le poète passe en revue tous les grands souverains criminels -- Messalina, Achale, Borgia, Néron et bien d'autres qui sont devenus la personnification de la cruauté et de la tyrannie. Au lieu de se détourner d'eux avec horreur, il demande à Dieu leur pardon.

"O Dieu bon, penchez-vous sur tous les misérables!
Sauvez ces submergés, aimez ces exécrables!
Ouvrez les soupiraux
Au nom des innocents Dieu, pardonnez aux crimes.

1. La Pitié Suprême, p. 122.

Père fermez l'enfer. Juge, au nom de tes victimes,
Grâce pour les bourreaux."¹

C'est une poésie magnifique, mais cette pitié n'est pas loin d'être monstrueuse, car pardonner aux tyrans, c'est refuser la justice aux vivants. Une telle pitié s'offre sans raisonner, sans se faire aucun système, elle dépasse de bien loin l'humanitarisme. Mais même si l'on n'est pas d'accord avec Hugo, il faut admirer ce qu'il y a de nouveau, de hardi, et de beau dans la pensée d'un homme qui

"sauverait Judas, s'il était Jésus-Christ et qui pleurerait sur Caïn torturé."²

-
1. Pleurs dans la Nuit.
 2. Actes et Paroles, Pas de Représailles.

CHAPITRE VI

La Guerre, Père des Crimes.

"Cette loi qui dit à tous: "Frères"
A brisé ces divisions
Qui séparaient les fils du père
En royaumes et nations."¹

Voilà dans ces quatre vers l'élargissement de l'humanitarisme que prêchent les poètes romantiques -- après la fraternité entre les individus, la fraternité entre les pays. C'est le devoir des nations, comme c'est le devoir des hommes, de pardonner et de s'aimer. Or, au contraire, les nations se vengent par la guerre comme les hommes se vengent par l'échafaud.

Le pacifisme est un des grands courants du dix-neuvième siècle, mais les sources du mouvement remontent aux siècles précédents, principalement au dix-huitième siècle. Les poètes romantiques suivent et développent l'idéalisme des penseurs du dix-huitième siècle, surtout celui de Voltaire, s'inspirant non pas de l'ironie mor-

1. Lamartine, Utopie.

dante, mais de la miséricorde et de l'amour fraternel.

"Persistons, nous qui voulons qu'on promette et non qu'on menace, nous qui voulons qu'on guérisse et non qu'on mutile, nous qui voulons qu'on vive et non qu'on meure. . . . Il faut s'aimer, s'aimer, s'aimer!"¹

L'idée de Progrès, legs du dix-huitième siècle, laisse entrevoir un avenir superbe et tranquille où le travail, l'éducation et la sagesse succéderont à la guerre et à la haine:

"Ce sera le remplacement des tueurs par les créateurs."²

Les poètes romantiques vivent dans une époque de guerres civiles et de conflits européens; c'est une période d'exploitation honteuse des pays nouveaux et d'agrandissement colonial. Il est donc naturel que les penseurs humanitaires flétrissent la guerre et le chaos qui en est la suite inévitable. Seul, Joseph de Maistre, homme autrement bienfaisant et doux, fait exception. Il a saisi ce qu'il y a de mystérieux, d'inexplicable dans la guerre. Pour lui la guerre est une expiation, et la manifestation d'une loi divine. C'est un instrument de Dieu pour frapper et pour récompenser. Chez les trois poètes

1. Actes et Paroles, Tome I, p. 46.

2. Ibid., p. 4.

de notre étude, la guerre est considérée comme le fléau de la société, la source principale de tous les maux. Les méthodes d'attaque employées par chacun sont bien différentes; Lamartine est essentiellement l'utopiste chrétien; Vigny hait la guerre mais il glorifie le soldat; Hugo poète épique est ébloui par les exploits de Napoléon 1^{er}, et enivré, en quelque sorte par les scènes de carnage qu'il peint si admirablement; Hugo poète des humbles, tonne contre la guerre avec toute la puissance poétique que lui inspire un coeur miséricordieux, et prévoit un jour où la guerre ne sera plus qu'une curiosité du passé.

Lamartine, essentiellement personnel dans son oeuvre, ne chante ni la vie ni les exploits militaires; il est trop sensible pour peindre les souffrances physiques causées par la guerre. Il ne tâche pas de nous émouvoir par des tableaux déchirants comme Victor Hugo; chez lui les abus et les injustices sont toujours adoucis par les enchantements que son imagination et son idéalisme répandent sur le monde et sur les hommes. Il ne se lasse pas, cependant, de flétrir la guerre

" ce grand suicide,

Ce meurtre impie à mille bras".¹

Puisque les hommes de toute classe et de tout pays sont frères, puisque tout homme est responsable devant Dieu du sang qu'il a versé, la guerre est fratricide. La paix entre les individus, la paix entre les nations, voilà son thème perpétuel, voilà son rêve des temps futurs.

Lamartine envisage le progrès comme la marche lente et aveugle du genre humain, qui laisse à sa suite la destruction des vieilles institutions et des vieux cultes:

"Regardez donc, race insensée,
Le pas des générations!
Toute la route n'est tracée
Que des débris des nations!"²

Un bouleversement révolutionnaire de la société ne peut amener l'amélioration.

"Marchons au but sans ces impatiences!

-
1. Recueils Poétiques, Utopie.
 2. Les Révolutions. Voir cette idée de "la caravane humaine" dans Jocelyn, 2^e Episode.

"Chaque siècle, chaque heure en poussière il entraîne,
Ces fragiles abris de la sagesse humaine.
Empires, lois, autels, dieux, législations;
Tentes que pour un jour dressent les nations,
Et que les nations qui viennent après elles
Foulent pour faire place à des tentes nouvelles;
Bagage qu'en fuyant nous laissons sur nos pas,
Que l'avenir méprise et ne ramasse pas."

Si quelque vile débris barre la voie humaine,
Ecartons de la main, l'obstacle qui la gêne,
Sans fouler un pied sous nos pas."¹

Il faut une autre forme du progrès, le progrès humanitaire dicté par Dieu, qui découvrira à chaque génération la route qu'elle va suivre. Dans Jocelyn, poème qui respire l'amour prêt au sacrifice et la charité envers tous, Lamartine flétrit encore une fois les révolutions "ce solstice des crimes"², car

"Les révolutions sont des champs de batailles
Où deux droits violés se heurtent dans les temps
Quel que soit le vainqueur, malheur aux combattants."³

Lamartine est un des grands apôtres de l'internationalisme, il croit avoir à remplir une tâche plus noble que le service de la patrie, -- le service de l'humanité entière. Il dénonça la guerre européenne en 1841, après une crise politique qui faillit amener une guerre entre la France et l'Allemagne. Le sentiment patriotique et belliqueux vibrerait dans toutes les âmes; on espérait étendre les frontières

1. Utopie.

3. Jocelyn, 38.

2. "N'importe! quels qu'ils soient, les arrêts du canon
Demeurent viciés, équitables ou non
La sentence du meurtre est toujours immorale."<sup>(La Justice
4^e veille)</sup>
Il importe de signaler la similarité entre les vers cités
et les vers suivants de Sully Prudhomme:
"O peuples, abaissez les herses
Que dresse la guerre entre vous,
Pour jouir tous des biens de tous
Par de sûrs et libres commerces."<sup>(La Justice,
11^e veille)</sup>

de la France jusqu'à la rive droite du Rhin, et par suite l'hostilité traditionnelle entre les deux pays éclata.

Nicolas Becker, poète allemand, écrivit Le Rhin Allemand qui glorifiait son propre pays et jetait un défi à la France.

Lamartine répondit par La Marseillaise de la Paix, poème qui résume dans des vers magnifiques la vraie fraternité et qui prévoit l'âge d'or:

"Il ne tachera plus le cristal de ton onde,
Le sang rouge du Franc, le sang bleu du Germain,
Ils ne crouleront plus sous le caisson qui gronde,
Ce pont qu'un peuple à l'autre étend comme une main!
Les bombes et les obus, arc en ciel des batailles,
Ne viendront plus s'éteindre en sifflant sur tes bords;
L'enfant ne verra plus, du haut de tes murailles
Flotter ces poitrails blonds qui perdent leurs entrailles
Ni sortir des flots ces bras morts!"¹

Ce passage est un exemple du style particulier à Lamartine, du lyrisme qui poétise même les horreurs de la guerre. Quel contraste entre le carnage inutile et le fleuve libre et limpide, miroir des vieux châteaux couverts de lierres qui bordent ses rives! Le poète ne parle pas à l'Allemagne et à la France seules, il parle à l'humanité, à toutes les nations jalouses et rapaces.

"L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie
La fraternité n'en a pas."²

Jamais poète n'a résumé l'internationalisme d'une manière

1. La Marseillaise de la Paix.

2. Ibid.

plus élevée que Lamartine dans ces deux vers et dans les vers suivants:

"Je suis concitoyen de tout homme qui pense;
La vérité, c'est mon pays!"¹

Qu'il y ait libre commerce d'idées et de marchandises dit-il, qu'une nation soit le complément et non pas l'ennemie de l'autre; que le Rhin soit le symbole de la fraternité et non une tranchée entre deux camps armés. La marche inévitable du Progrès embrasse tout homme dans un dédain complet de pays et de nationalités; toute jalousie, toute haine céderont à la fois devant l'amour fraternel et le grandeur de l'âme.

"Ce ne sont plus des mers, des digues, des rivières,
Qui bornent l'héritage entre l'humanité
Les bornes de l'esprit sont leurs seules frontières;
Le monde en s'éclairant, s'élève à l'unité."²

Cette apothéose splendide de l'humanité est esquissée aussi dans le Livre Primitif de la Chute d'un Ange. L'amour fraternel est la base de cette société quasi-biblique où les hommes labourent la terre et vivent en harmonie les uns avec les autres. Toute distinction de race aura disparu:

"Vous n'établirez pas ces séparations
En races, en tribus, peuples ou nations;
Et quand on vous dira: "Cette race est barbare,
"Ce fleur vous limite", ou: "Ce mont vous sépare"
Dites: "Le même Dieu nous voit et nous bénit,

1. La Marseillaise de la Paix. 2. Ibid.

La firmament nous couvre et le ciel nous unit!¹

La loi défend le versement du sang car tout créature est sacrée:

"Tu ne lèveras point la main contre ton frère,
Et tu ne verseras aucun sang sur la terre."²

Ne pas tuer, c'est la loi de Dieu, et ce sera un jour la loi de tous les hommes et de tous les pays.

Vigny, fils d'un ancien soldat aristocrate, était jeune au moment où les victoires de Napoléon faisaient retentir la renommée de la France. La carrière des armes, étant comme aujourd'hui, d'ailleurs, celle qui convenait le mieux au fils d'une vieille famille noble, Vigny s'y précipita, une fois les études finies. Cependant ses aspirations militaires furent vivement déçues, car en dépit de longues années de service, il ne vit jamais un champ de bataille. Il éprouva donc les privations d'une vie de soldat, sans en recevoir ses récompenses, ce qui explique en grande mesure ses théories de la guerre. Stoïque lui-même, Vigny exalte l'abnégation complète et la parfaite obéissance du soldat; il loue sa résignation à la douleur, ses sacrifices pour la patrie et son indifférence devant

1. La Chute d'un Ange.

2. Ibid.

la mort.

"J'aime la majesté des souffrances humaines",¹
dit-il, et la vie du soldat est sans aucune doute, une des
souffrances qu'il admire le plus.

Il ne faut pas croire, cependant, que Vigny glo-
rifie la guerre, ou même qu'il l'excuse; il est trop con-
scient de l'humanité suppliciée. Il ne croit pas à l'ex-
piation par le sang versé comme Joseph de Maistre.

"Encore une fois les armées et la guerre n'auront
qu'un temps; car malgré les paroles d'un sophiste
que j'ai combattu ailleurs, il n'est point vrai
que, même contre l'étranger, la guerre soit divine;
il n'est point vrai que la terre soit avide du sang.
La guerre est maudite de Dieu et des hommes mêmes
qui la font et qui ont d'elle une secrète horreur
et la terre ne crie au ciel que pour lui demander
l'eau fraîche de ses fleuves et la rosée pure de
ses nuées."²

Si le simple soldat possède des qualités héroïques, le
système militaire est souvent mesquin et sans humanité.
L'Armée est "aveugle et muette", le simple soldat y est
crucifié ou, du moins mène une vie d'esclave.

"Ce qu'il y a de plus beau après l'inspiration,
c'est le dévouement, après le Poète c'est le
Soldat; ce n'est pas sa faute s'il est condamné
à un état d'ilote."³

1.

2. Servitude et Grandeur Militaires, Livre 2, Chap. 2.

3. Ibid.

Le libre-arbitre est étouffé dans l'Armée, qui

"frappe devant elle du lieu où on la met. Elle ne veut rien et agit par ressort. C'est une grande chose que l'on meurt et qui tue; mais aussi c'est une chose qui souffre.

C'est pour cela que j'ai toujours parlé d'elle avec un attendrissement involontaire. . . l'existence du soldat est (après la peine de mort) la trace la plus douloureuse de barbarie qui subsiste parmi les hommes."¹

L'obéissance passive est comme une couronne d'épines; elle étouffe le sentiment d'humanité et de bonté au fond de tout coeur. Dans l'épisode de Laurette, le brave capitaine aime la jeune femme et le jeune homme qui a écrit des pamphlets contre le Directoire, comme s'ils avaient été ses propres enfants. Cependant il n'hésite point à fusiller ce jeune radical puisque l'ordre lui en a été donné, mais il soigne la pauvre femme, devenue folle, pendant dix-huit ans. Voilà en effet la "Servitude et la Grandeur Militaires!"

Néanmoins, l'Armée est une école qui forme le caractère et qui prépare à la vie ; c'est là que Vigny a commencé à connaître l'humanité.

"On y apprend à mettre la main à tout, aux choses les plus basses, comme aux plus élevées; les plus

déliçats et les plus riches sont forcés de voir de près la pauvreté et de vivre avec elle, de lui mesurer son gros pain et de lui peser sa viande."¹

La vraie grandeur de l'Armée n'est pas dans l'éclat des batailles gagnées, ni dans l'héroïsme des jeunes officiers galonnés, mais dans l'endurance des simples soldats qui, malheureux eux-mêmes en temps de paix, cherchent à soulager les pauvres en partageant avec eux leur pain noir.

Le devoir lutte souvent avec la conscience et la pitié. L'horreur que doit éprouver un homme après avoir tué quelqu'un; sentiment si souvent décrit dans les romans d'après-guerre, se détache de la Canne au Jong avec une simplicité et une sincérité navrantes. Encore une fois ce n'est que l'assurance d'avoir accompli son devoir qui peut éteindre la voix de la compassion. Le soldat attaque des Russes couchés; le Français surprend et tue un vieil officier et son jeune fils de quatorze ans, officier lui aussi, et voilà qu'il s'apitoie sur ce jeune ennemi aux traits de femme, et soulève le cadavre dans ses bras, où le garçon semble se blottir et reposer sa tête sur la poitrine de son assassin.

1. Servitude et Grandeur Militaires, op. cit.

"Était-ce là un ennemi? m'écriai-je. "Et ce que Dieu a mis de paternel dans les entrailles de tout homme s'émut et tréssaillit en moi; je le serrai contre ma poitrine, lorsque je sentis que j'appuyais sur moi la garde de mon sabre qui traversait cet ange endormi."¹

Vigny expose ses réflexions sur la guerre de l'avenir; il voit que l'époque des grands conquérants est passée, car l'amour de l'humanité s'est répandu chez les peuples; la guerre disparaîtra:

"à mesure que s'accroît, dans les esprits le dédain de la guerre, et dans les coeurs le dégoût des cruautés froides."²

On verra enfin que le Christ avait trouvé la seule solution de ce meurtre universel et insensé, lorsque, dédaignant le sacrifice humain d'autrefois, il a ouvert les bras et dit "Fraternité".³

L'Armée inactive, sans utilité n'obtient que le dédain du peuple et a comme seul devoir de tuer ses concitoyens dans les insurrections civiles. Vigny se montre donc soldat miséricordieux, soit, mais soldat qui s'impatiente de la vie inactive et sans éclat qu'il mène; il traite la question d'une manière trop froide, trop intellectuelle car c'est une question qui devrait émouvoir les coeurs. Il a foi dans l'avenir cependant, et dans le progrès scientifique.

1. La Canne de Jonc.
3. Le Mont des Oliviers.

2. Ibid.

"La philosophie a heureusement rapétissé la guerre, les négociations la remplacent. La mécanique achèvera de l'annuler par ses inventions."¹

Ni Vigny ni Hugo ne prévoyait la science moderne qui intensifie l'atrocité de la guerre en multipliant les engins meurtriers; selon eux, la science devait aider l'humanité au lieu de la détruire.

Victor Hugo défend le pacifisme avec toutes les ressources de son imagination fertile, avec toute la puissance de son esprit satirique, avec toute l'énergie d'un homme d'action, et tous les élans généreux d'un coeur vraiment ému. Il fait appel à toutes les émotions humaines en s'appuyant surtout sur la bonté latente de chaque coeur.

Hugo, comme Vigny, fils d'un soldat de Napoléon 1^{er} exprime d'abord l'enthousiasme et l'admiration de son temps pour le grand conquérant, il chante la gloire de la France et l'héroïsme de ses soldats. Le jeune Hugo des Odes et Ballades est tout à fait royaliste; il se plaint d'être venu après cette période glorieuse:

"Condamnés à la paix, aiglons bannis des cieux"²

Hugo, lui aussi, a ses rêves de gloire militaire;

"J'aurais été soldat si je n'étais poète".³

-
1. La Canne de Jonc.
 2. Mon Enfance.
 3. Ibid.

Il songe avec regret aux champs de batailles, aux "scènes effrayantes", il entend la clameur du combat, "les tremblantes cymbales", "les roulements des chars", le sifflement des balles, et au loin, "les escadrons étincelants". Puis, à mesure que Victor Hugo est déçu dans ses aspirations politiques, à mesure que son caractère s'approfondit, il devient republicain, et son attitude de petit écolier admirant ses héros cède la place à une sympathie toujours croissante. L'armée n'a plus son éclat, le service militaire est une période d'oisiveté suivie de victoires mesquines et de guerres de barricades. Sous l'influence du chef, Napoléon III, les commandants s'adonnaient à la vantardise et à la corruption. Quel contraste entre Napoléon Bonaparte et Napoléon le Petit!

"Histoire qu'en dis-tu? les vieux dans les batailles
Couraient sur les canons vomissant les mitrailles;
Ceux-ci vont sans trembler
Foulant aux pieds, vieillards sanglants, femmes mourantes
Droit au crime. Ce sont deux façons différentes
De ne pas reculer."¹

Sa colère contre Napoléon III est telle qu'il représente cet homme comme un égorgueur d'enfants; Napoléon, homme avaricieux, veut jouir d'un luxe royal:

1. A l'Obéissance Passive.

"C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand'mères,
De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps,
Cousent dans le linceul des enfants de sept ans."¹

En effet tout le recueil des Châtiments est un hymne de haine sauvage. Le peuple a le droit d'enlever les injustices qui l'oppriment; donc la guerre des barricades, résistance sublime, devient une nécessité. Quels tableaux héroïques dans les Misérables, où des lutteurs formidables se sacrifient pour un idéal; ce sont des titans plutôt que des hommes. Hugo déplore la guerre civile, mais il l'exalte aussi.

"Quoiqu'il en soit, même tombés, surtout tombés, ils sont augustes, ces hommes qui sur tous les points de l'univers, l'oeil fixé sur la France, luttent pour la grande oeuvre avec la logique de l'idéal; ils donnent leur vie en pur don pour le progrès; ils accomplissent la volonté de la providence, ils font un acte religieux . . . ces soldats sont des prêtres. La révolution française est un geste de Dieu."²

Hugo soutient ailleurs que "la Révolution est la respiration nouvelle de l'humanité."³ La France ne sera pas la seule nation à laquelle la Révolution française amènera le Progrès, car la révolution de France sera devenue la révolution d'Europe, puis la révolution de l'homme, abou-

1. Les Châtiments, Souvenir de la Nuit du 4.
2. Les Misérables, Vol. 5, p. 74.
3. Actes et Paroles, Tome I, p.

tissant ainsi à l'utopie mondiale.

Le long exil dans les îles de la Manche a fait de Victor Hugo un homme mur et clément; il se sent choisi par la Providence pour prêcher la fraternité des hommes et des nations. L'aigreur personnelle et la pitié sociale se traduisent souvent en injures adressées aux princes et aux rois, mais dans ses livres de l'exil on sent un souffle généreux d'amour fraternel. Hugo n'est pas contenté de diriger le mouvement pacifique par sa plume seule, il s'est mêlé d'une façon active aux sociétés de propagation de la paix; le voici qui préside au Congrès de Paix à Paris en 1849 et qui prononce le discours de clôture du Congrès à Lausanne en 1869. Ces discours et bien d'autres qui nous sont parvenus dans Actes et Paroles montrent l'actualité de ses idées sur la guerre.

Il serait impossible d'indiquer tous les passages où Victor Hugo condamne la guerre dans son oeuvre; contentons-nous d'en citer quelques-uns seulement. Dans le poème des Contemplations qui a pour titre un point d'interrogation, le poète évoque une image bien lugubre de notre terre; chaque pays accablé de maux qui le rongent à l'in-

térieur, court à sa ruine par des guerres continuelles.

"Des continents couverts de fumée et de bruit
Où deux torches aux mains rugit la guerre infâme
Où toujours quelquepart fume une ville en flamme,
Où se heurtent sanglants les peuples glorieux
Et que tout cela fasse un astre dans les cieux!"

Dans le poème La Source des Contemplations ce sont les animaux qui font la leçon aux hommes. Dans Le Pape ce grand dignitaire s'élève contre la guerre, tandis que les prélats de l'époque la bénissent "à poing fermé".

"De quel droit avez-vous les mains pleines d'épées?
. . Vous n'avez qu'un seul droit, c'est de vous aimer
tous.
. . Aimez-vous. Les palais doivent la paix aux chaumes
O rois, des deux côtés vous voyez des royaumes,
Des fleuves, des cités, la terre à partager,
Des droits pareils aux loups cherchant à se manger,
Des trônes se genant, les clairons, les chimères
La gloire; et moi, je vois des deux côtés des mères.
Je vois des deux côtés des coeurs désespérés.
Je vois l'écrasement des sillons et des prés,
La lumière a des yeux pleins d'aurore ravie,
Le deuil, l'ombre et la fuite affreuse de la vie
Je vois les nations que la mort joue aux dés."¹

Ce sont les rois qui sont responsables de la guerre, mais le peuple se laisse entraîner sans protester;

"Vous êtes l'innocence imbécile employée
Aux forfaits, et les bras utiles devenus scélérats."²

Cependant c'est dans Actes et Paroles que sa dénonciation

1. Le Pape, p. 42-43.
2. Ibid., p. 45.

du fléau devient la plus véhémente. La guerre lui semble une épée à double tranchant, elle tue non seulement sur le champ de bataille, elle tue aussi en temps de paix, car la dépense énorme que réclament les armements ôte le pain au pauvre, et rend inévitable des guerres futures. Ne serait-il pas infiniment plus humain de dépenser cet argent pour le bien-être de la nation, de

"donner de l'eau salubre, rebaisser les deux pays, empoissonner les fleuves, multiplier les ateliers et les écoles, doter toutes les communes de pioches à vapeur, transformer les égouts en puits d'engrais, rendre les disettes impossibles, mettre le pain dans toutes les bouches."¹

Hugo parle ici non en rêveur d'utopies, mais en réformateur pratique. Il a un message à adresser au peuple et aux gouvernements:

"C'est que les crimes sont des crimes, c'est qu'il n'est pas plus permis à un gouvernement qu'à un individu d'être un assassin."²

D'autres condamnations de la guerre se trouvent aussi dans La Guerre d'Orient et Après Sedan.³

Inspiré par les atrocités commises en Serbie, le poète ressuscite une scène de carnage avec toute l'adresse d'un journaliste larmoyant, toute l'éloquence du

1. Actes et Paroles, Anniversaire de Février '48, p. 188.
2. Ibid., Tome 4, p. 4.
3. Ibid.

prêtre et toute la bonté d'un ami de l'humanité.

"A l'heure qu'il est, tout près de nous, là, sous nos yeux, on massacre, on incendie, on pille, on extermine, on égorge les pères et les mères, on vend les petites filles et les petits garçons; c'est que les enfants trop petits pour être vendus on les fend en deux d'un coup de sabre, c'est qu'on brûle les familles dans les maisons."¹

Il ne recule pas devant les détails les plus hideux, car il espère soulever dans chaque coeur un flot d'indignation contre cette inhumanité.

Victor Hugo ne se contente pas de tonner contre la guerre il propose des remèdes bien définis; d'abord l'enrichissement du pays par le travail. Au lieu d'aller à la guerre, on labourera la terre, on perfectionnera l'industrie et la science, bref, ce sera le travail sans l'exploitation.

"Aux batailles succéderont les découvertes; les peuples ne conquerront plus, ils grandiront et s'éclaireront; on ne sera plus des guerriers, on sera des travailleurs; on trouvera, on construira, on inventera; exterminer ne sera plus une gloire."²

Puisque les nations seront soeurs, les marchandises s'écouleront librement, et on colonisera les pays inconnus, sans les réduire à l'esclavage. Toute dispute sera réglée

1. Actes et Paroles, Tome 4.

2. Ibid, Tome 1, p. 14.

par arbitrage, tout sera désarmé excepté la conscience. La paix universelle, l'union amicale et fraternelle de tous les pays, voilà le but que vise Victor Hugo; c'est le commandement de l'Évangile "aimez-vous", qui devient une réalité.

"Un jour viendra où il n'y aura plus d'autres champs de bataille que les marchés s'ouvrant au commerce et les esprits s'ouvrant aux idées. Un jour viendra où les boulets et les bombes seront remplacés par les votes, par le suffrage universel des peuples, par le vénérable arbitrage d'un grand sénat souverain qui sera à l'Europe ce que le Parlement est à l'Angleterre, ce que la diète est à l'Allemagne, ce que l'assemblée législative est à la France."¹

Hugo

Dans un passage tel que celui-ci/est, avec Saint-Simon, un des premiers hommes à envisager la Société des Nations. Il répète bien des fois sa croyance en l'union des divers pays d'Europe.

"Saluons l'aube bénie des États-Unis d'Europe! Oh ce sera là une réalisation splendide! Plus de frontières, plus de douanes, plus de guerres plus d'armées, plus de prolétariat, plus d'ignorance plus de misère, toutes les exploitations coupables supprimées . . . le problème du bien-être résolu par la science."²

Nous retrouvons la même idée et dans L'Avenir, Actes et

1. Congrès de la Paix, Discours de l'ouverture, p. 480.

2. Ibid., p. 101.

Paroles 1867, et dans Lux.¹ Malheureusement, Hugo se perd soudain dans des prophéties qui n'ont pas un caractère désintéressé. La pensée du poète, au lieu de planer dans un monde plus élevé que le nôtre devient subitement bourgeois et provincial. Dans cette union de nations, il donne le rôle principal à la France.

"Tu ne sera plus France, tu seras Humanité; tu ne seras plus nation, tu seras ubiquité; toi, France, deviendras le monde."²

Paris comme capitale de la France devient capitale du monde "la Jérusalem humaine, elle seule est nécessaire.

"Paris est nécessaire, et Berlin ne l'est pas. .
. . En écrivant ceci je ne me sens pas Français
je me sens homme."³

Sa fraternité universelle cède parfois devant le patriotisme farouche.

"L'Europe ne peut être tranquille tant que la France n'est pas contente."⁴

De tels passages montrent un esprit puéril. D'où vient ce droit commercial et intellectuel de la France? Comment ose-t-il croire que les autres nations accepteraient une telle domination, comment la France seule garderait-elle

-
1. Châtiments.
 2. Pas de Représailles, p. 365.
 3. La Paix et la Guerre, p. 325.
 4. Le Rhin, Conclusion, p. 416.

et même augmenterait sa gloire nationale? Biré, qui impute toujours à Hugo les motifs les moins nobles, prétend que ce rôle prépondérant accordé à la France indique le désir du poète de diriger lui-même l'entreprise. En effet Hugo apparaît trop souvent rhéteur fougeux et chauviniste acharné, mais ses vues sont celles de la plupart des pacifistes français. Ces derniers ont toujours soutenu que la France mérite la position directrice dans une communauté des nations. Dès l'enfance, les Français étudient l'histoire et la géographie de leur pays à l'exclusion d'une vue plus large au sujet des pays voisins et du monde en général. Leurs livres de classe fomentent une tendance universelle vers la glorification de tout ce qui est français et n'hésitent pas, quelquefois, à falsifier des faits pour atteindre ce but. Les penseurs français ont ignoré, presque tous, la vraie tolérance qui est la base de l'internationalisme. Les opinions de Victor Hugo au sujet de la paix sont celles de son temps et celles de la période contemporaine. En tout cas, nous ne devrions pas oublier la haine profonde qu'il a vouée à la guerre, ni tant de belles pages pleines de l'espoir de jours meilleurs, où l'amour règnera sur toute la création.

CONCLUSION

Nous avons tâché de montrer que le Romantisme était, en effet, un phénomène social aussi bien qu'une tendance en tous sens à l'individualisme. La préoccupation des problèmes sociaux remonte à l'antiquité et continue avec peu d'interruptions jusqu'à l'époque romantique. Mais sé cette dernière période marque la fleuraison de l'individualisme ébauché par le siècle précédent, c'est aussi une période à visées sociales, dans la politique, dans la religion, et dans la littérature, et cette dernière n'est pas le moins important des instruments qui ont popularisé l'idée de pitié, de charité, et de la fraternité universelle. La poésie, nous l'avons déjà dit, ne devient pas chaire, et cependant l'idéalisme des poètes tant répété, a dû influencer beaucoup sur cette génération de lecteurs. Partout on voit dans les oeuvres des romantiques peu orthodoxes, des idées qui ont comme base, le christianisme et les préceptes de l'Eglise. A l'idéal chrétien se mêle l'idéal démocratique qui remonte au dix-huitième siècle, (à Rousseau en particulier, car Montesquieu et Voltaire rêvent plutôt un despotisme éclairé) et qui s'établit au dix-neuvième siècle

dans la littérature aussi bien que dans la politique.

Au dix-neuvième siècle, les penseurs socialistes comme Leroux font appel aux poètes de guider leur siècle inondé, pour ainsi dire, d'un flux d'idées nouvelles. Lamartine, Vigny, et Hugo ont, tous les trois, une conviction sincère de cette sainte mission. La poésie, c'est-à-dire l'idée et l'idéal, se montre très supérieure à la politique qui représente le fait, disent-ils.

"C'est elle qui plane sur la société et qui la juge, et qui montrant à l'homme la vulgarité de son oeuvre, l'appelle sans cesse en avant, en lui montrant du doigt des utopies, des républiques imaginaires, des cités de Dieu, et lui souffle au coeur le courage de les attendre."¹

Le crédo de Stello est le crédo de Vigny lui-même; Vigny croit fermement à sa vocation à cause de "la pitié sans bornes"² qui s'éprend de lui à la contemplation des hommes. Chatterton constate aussi la mission artistique politique et sociale du poète supplicié par divers bourreaux. Partout dans son oeuvre, Victor Hugo parle, aussi non sans vanité personnelle "des dons sacrés du poète, et de son influence civilisatrice"³.

-
1. Lamartine, Premières Méditations, Préface, p. lxi.
 2. Vigny, Stello, page 2.
 3. Voix Intérieures, Préface. Voir aussi Angelo, Préface; Rayons et Ombres, Préface, La Fonction du Poète; Contemplations, Les Mages, Ibo, Il Faut que le Poète.

Quelles furent les suites de cette pitié des poètes, de ces appels à la générosité des hommes? Impossible de dire quelles réformes gouvernementales ont leur origine chez les poètes de notre étude. La plupart résultent d'un ordre social en état de change. La poésie n'a pas créé un ordre nouveau, car la poésie ne circule point parmi les masses, mais elle a attiré l'attention des personnes privilégiées et a popularisé et précisé les idées de réforme déjà répandues. L'adoucissement des lois pénales en France est en grande partie l'oeuvre des hommes de lettres qui ont combattu sans relâche cette cruauté. On a déjà dit que plusieurs condamnés ont été pardonnés grâce aux plaidoyers éloquents de Victor Hugo. On s'enthousiasme pour le secours des enfants pauvres et même des philanthropistes étrangers demandent des conseils à Hugo. Plus efficace, peut-être est la légende lamartinienne et hugolienne qui s'est établie, c'est-à-dire l'influence de la personnalité des poètes, de leurs idéaux, se trouve même parmi les gens qui connaissaient fort peu leur oeuvre. Vigny, au contraire fut de son vivant, non pas demi-dieu, mais martyr, et malheureusement la postérité, n'a jamais reconnu le mérite de ce beau caractère introspectif, mais

extraordinairement peu égoïste.

Admettons donc que la pitié sociale des grands poètes a influé sur la pensée et sur la législation de l'époque. Il nous reste à considérer si le propagande même inconscient a empêché la plus haute expression de l'art poétique. Le poète, a-t-il sacrifié la beauté de la forme ou l'universalité de l'inspiration poétique à des questions dont l'intérêt était passager? Quant à Lamartine, non; sa pitié est l'essence même de son esprit chrétien et idéaliste. Chez lui, le sentiment de pitié et la beauté artistique d'inspiration se mêlent avec une parfaite harmonie. Chez Vigny il en est de même pour la plupart; Eloa par exemple est d'une rare beauté à cause de cette conception originale de la pitié. Il est vrai que dans Stello et Chatterton cette pitié est démodée, puisque le sort du poète n'étant plus une question brûlante, son supplice ne nous émeut pas beaucoup. Malgré cela on peut dire, cependant, que Vigny n'a pas perdu de force poétique en épousant la cause de l'humanité souffrante. Chez Victor Hugo, le démagogue a souvent fait tort au poète; l'indignation et la colère juste, sorties d'une émotion sincère, deviennent parfois injure. Sa prédication, noble

en elle-même, a vieilli en partie puisque les causes de son indignation n'existent plus. Partout chez lui se trouve un train interminable de rois, de nobles, de bourreaux, figures sinistres et monstrueuses, et puis, comme une antithèse difforme, leurs victimes, ouvriers, mendiants et criminels. Sa recherche des idées et des images grandioses ne réussissent pas toujours quoique cette rhétorique lui permette quelquefois de donner une originalité majestueuse à un lieu-commun. Cependant ce ne sont pas ses hymnes de haine qui ont survécu; il ne nous mène pas à la foi dans le Progrès par une dénonciation vitriolique des rois et des princes; c'est par la simplicité poignante que respirent des poèmes comme Les Pauvres Gens et Rencontre et certaines parties des Misérables et du Dernier Jour d'un Condamné où le poète semble avoir sondé au fond même du coeur humain avec une sympathie céleste.

Puisque les poètes romantiques croient fermement à leur mission et en parlent avec une sincérité indisputable, ils éveillent l'émotion et la sympathie de leurs lecteurs. La poésie est l'expression de toutes nos pensées et de toutes nos émotions inarticulées, et la poésie romantique si proche de l'humanité, touche de près chacun, sauf les

plus endurcis des mortels. C'est par cette sensibilité que les poètes de notre étude dépassent les écoles succédentes.

Jetons un coup d'oeil sur les poètes antérieurs aux romantiques. Le Parnasse, tout en subissant l'influence de leurs prédécesseurs, influence qui remonte aux Orientales, s'occupent presque entièrement de la perfectibilité de la forme. De là, une froideur, un manque d'émotion - le poète s'éloigne de ses lecteurs; on admire son art, sa couleur ou son érudition, mais le coeur n'est pas ému. Gautier malgré sa proclamation de la tâche sociale de l'écrivain¹, est un Parnassien en plein romantisme. Il est peintre en mots et grand coloriste, et il se révolte contre l'art utile². Il veut séparer la poésie et la vie afin de s'occuper de la perfection de l'oeuvre.

Leconte de Lisle, chef de cette école rappelle beaucoup Vigny, dont il s'est certainement inspiré, mais le stoïcisme de Vigny laisse voir un coeur généreux et ému, tandis que le pessimisme de Leconte de Lisle constate d'une manière froide l'esclavage de l'humanité, et l'hostilité

1. Mlle. de Maupin, Préface.
2. L'Art.

de la nature¹ et de Dieu, mais à force d'impassibilité, on cherche en vain chez lui la vaste sympathie, qui est, quoiqu'on dise, le fond même de la vraie poésie. Puisque Leconte de Lisle est athée, il n'admet pas même la douce charité chrétienne. Il désire l'oubli que la mort seule peut lui donner², mais dans un accès de pessimisme il se demande si la mort n'est ^{pas} un mensonge aussi³. La science seule, dit-il, peut venger l'homme et anéantir Dieu, grand tyran.⁴

Sully-Prudhomme appartient à l'école parnassienne par son souci de l'art, mais cependant il n'a pas l'impassibilité des autres poètes de cette école. On trouve chez lui une certaine pitié philosophique, non pas un cri du coeur, mais plutôt le sentiment de la justice tempérée par l'amour. Une lutte perpétuelle entre l'intelligence et le coeur rongait ce poète, un des plus grands poètes psychologues de la France. Si sa poésie n'est pas, proprement dite, sociale, on peut néanmoins relever bien des passages pleins de l'amour de l'humanité⁵, ce qui est, après tout une vaste pitié. La vie lui semble essentielle-
ment

-
1. Leconte de Lisle, La Fontaine aux Lianes, La Ravine Saint-Gilles.
 2. Le Vent Froid de la Mort et L'Illusion Suprême.
 3. L'Ecdésiaste.
 4. Solvat Seclum.
 5. La Justice.

cruelle; si l'on suivait le précepte

"Ne fais pas au prochain ce que tu ne veux pas
qu'il te fasse à toi-même, il n'est pas d'autre
avenir que de mourir de faim."¹

Le poète dénonce la guerre entre pays quels que soient les causes et les résultats.² Le poète part à la recherche de la justice guidé par la raison,³ la science, mais il ne la trouve point. La conscience, cependant lui fait voir la justice dans les relations fraternelles avec ses semblables. Il annonce comme Lamartine et Victor Hugo un avenir où régnera la fraternité entre individus et entre états.

"Nous pressentons alors cette cité dernière,
Où s'uniront nos mains nos fronts dans la lumière,
Tous frères et rois tous par un sacre pareil."³

"La justice est l'amour guidé par la lumière", dit-il, et voilà la conclusion de Victor Hugo, mais celui-ci y est arrivé par l'immense pitié en son coeur - Prudhomme par un raisonnement intellectuel.

Victor Hugo, poète des humbles, aurait accepté comme disciple François Coppée, lui aussi chanteur de la vie quotidienne et intime des ouvriers, des pauvres et des enfants, y montrant comme son prédécesseur, ce qu'il y

1. La Justice, 2^e veille.
2. La Justice, 4^e veille, déjà cité.
3. La Justice, 11^e veille.

a de noble, même d'héroïque chez les humbles et chez les coupables. Comment analyser l'exquise tendresse d'un poème comme Dans la Rue¹. Dans un autre, une mère du peuple, se sacrifie pour son enfant². Le poète s'attendrit sur des paysans qui quittent leur terre inhospitalière pour chercher fortune en Amérique³. Coppée est très patriotique et loue l'héroïsme des soldats mais il déplore la guerre qui emporte la jeunesse et attriste les mères. La pitié de Coppée s'étend jusqu'aux animaux. Dans Le Chien Perdu, il évoque une scène touchante; on se croit vraiment dans la rue où ce pauvre chien regarde en vain les passants. Coppée a, en effet, un charme particulier; on vit dans l'intimité du poète, et on assiste, avec lui, aux spectacles émouvants.

Dans la prose Alphonse Daudet continue cette tradition de la sympathie et l'exprime souvent d'une manière délicate. Le Petit Chose et Jack surtout, nous révèlent un homme qui s'apitoient sur les enfants malheureux.

Ce coup d'oeil jeté sur les poètes antérieurs aux grands romantiques nous indique que la tradition des

-
1. Les Humbles.
 2. La Nourrice.
 3. Les Emigrants.

premiers continue, mais entre les mains des ouvriers moins habiles, ou moins doués, elle perd quelque chose de sa vérité éternelle. Aux poètes romantiques sont dûs le développement et l'apogée de la tradition humanitaire dans la littérature française, puisqu'ils n'ont, pour la plus grande partie, sacrifié à elle ni la beauté de la forme, ni la variété de l'inspiration. L'emphase sur la pitié, loin d'appauvrir la poésie romantique l'a enrichie par une inspiration inconnue jusqu'alors. On a dit que cette préoccupation de l'injustice sociale a démodé la poésie, autrement bien belle. De certaines questions ont vieilli, sans doute, mais tant que l'injustice existera nous serons émus par l'idéalisme des poètes romantiques qui ont réussi, là où les oeuvres des spécialistes ont échoué, ou ont parlé à un petit nombre seulement. Puisque la nature humaine est essentiellement malléable et peut donc être modifiée par des idéaux, par le milieu ambiant, et par les institutions, nous devons reconnaître une dette incalculable envers ces hommes d'un siècle passé, qui ont eu l'intelligence assez claire, le coeur assez magnanime, et l'éloquence assez puissante pour détronner le matérialisme sordide et pour prêcher le salut du monde par l'idéalisme seul.

BIBLIOGRAPHIE

- Artz, Frederick B. ; France Under the Bourbon Restoration;
Harvard University Press; Cambridge 1931.
- Baldensperger, Fernand; Alfred de Vigny; Hachette; Paris
1912.
- Barbou, Alfred; La Vie de Victor Hugo; Librairie
Charpentier et Fasquelle; Paris 1902.
- Barrière, P.; Alfred de Vigny; Eugène Figuière; pas de date.
- Benoit-Levy, Edmond; Les Misérables; Société Française
d'Editions Littéraires et Techniques; Edgar
Malfère; Paris 1929.
- Bellessort, A.; Victor Hugo; Perrin et Cie; Paris 1930.
- Berret, Paul; La Philosophie de Victor Hugo; Henry Paulen
et Cie; Paris 1910.
- Biré, Edmond; Victor Hugo Avant 1830; (1895)
Victor Hugo Après 1830; 2 Tomes (1899)
Victor Hugo Après 1852; (1894)
Perrin et Cie; Paris.
- Boissier, Gaston; St. Simon; Hachette; Paris 1913.
- Bossuet, Jacques-Bénigne; Oraisons Funèbres et Sermons;
Bibliothèque Hachette; Paris 1929.
- Bourgin, Georges et Hubert; Le Socialisme Français de
1789 à 1848; Hachette; Paris 1912.
- Brower, Desclée de; Défense et Illustration du 19^e Siècle.
- Brun, Charles; Le Roman Social en France au Dix-Neuvième
Siècle; éd. Giard et Brière; Paris 1910.

- Bruntière, Ferdinand; L'Evolution de la Poésie Lyrique au Dix-Neuvième Siècle; 2 tomes; Hachette; Paris 1894.
- Bruntière, Ferdinand; Victor Hugo; Hachette; 1902.
- Canat, René; La Littérature Française au 19^e Siècle; Payot; Paris 1925.
- Clapham, J.H.; Economic Development of France and Germany 1815-1914; Cambridge University Press; Cambridge 1923.
- Coppée, François; Oeuvres Complètes; Librairie Lemerre; Paris 1907.
- Clouard, Henri; La Poésie Française Moderne des Romantiques à Nos Jours; Gauthier-Villars et Cie; 1924.
- Deschanel, Emile; Lamartine; Calmann-Levy; 2 tomes; Paris Hachette 1912.
- Dorison, L.; Alfred de Vigny et la Poésie Politique; Perrin et Cie; Paris 1894.
- Doumic, René; Lamartine; Hachette; Paris 1912.
- Dupuy, Ernest; Victor Hugo - L'Homme et le Poète; Boivin et Cie; Paris 1886.
Alfred de Vigny - La Vie et L'Oeuvre; Hachette; Paris 1913.
- Evans, D.O.; Le Roman Social sous la Monarchie de Juillet; Paris 1930.
- Faguet, Emile; Le Féminisme; Boivin et Cie; Paris.
- Fénelon; Télémaque; Garnier; Paris (pas de date).
- Flottes, Pierre; La Pensée Politique et Sociale d'Alfred de Vigny; Société d'Edition Les Belles Lettres; Paris 1927.
Alfred de Vigny; Perrin et Cie; Paris 1925.

- Fonségrive, Georges; Morale et Société; Bloud et Cie; Paris 1907.
- Funck-Brentano, Franz; Le Moyen Age; Hachette; Paris 1922.
- Garsou, Jules; L'Evolution Démocratique de Victor Hugo 1848-1851; Imprimerie J.B. Stevens; Bruxelles; Librairie Emile Paul 1904.
- Gautier, T.; Mlle de Maupin (Préface); Eugène Fasquelle 1913.
- Guérard, Albert et Léon; French Civilization; Houghton Mifflin Co.; Boston, New York 1921.
- Guiard, Amédée; La Fonction du Poète; Bloud et Cie; Paris 1910.
- Guyau, Marie Jean; L'Art au Point de Vue Sociologique; F. Alcan; Paris 1914.
- Halflants, Paul; Le Romantisme; L'Action Catholique Bruxelles; Giraudon; Paris 1928.
- Hanotaux, G.; Histoire de la Nation Française; Société de l'Histoire Nationale; Librairie Plon; Paris 1927.
Tome 4 - Histoire Politique Des les Origines à 1515; P. Imbart de la Tour (1920)
Tome 10- Histoire Economique et Financière; par Germain Martin.
- Harris, Ethel; Lamartine et le Peuple; Librairie Universitaire; Paris 1932.
- Hayes, C.; Introduction to the Study of Sociology; Appleton and Co.; New York, London 1923.
- Hertzler, Joyce O.; History of Utopian Thought; McMillan and Co.; New York 1923.
- Hugo, Victor; Oeuvres Complètes; Hetzel et Cie.
Actes et Paroles 4 Tomes.
Claude Gueux
Le Dernier Jour d'un Condamné

Victor Hugo (suite)

Les Misérables 4 Tomes
Le Rhin (Conclusion)
Angelo (Préface)
Feuilles d'Automne
Les Chants du Crépuscule
Les Voix Intérieures
Les Rayons et Les Ombres
Toute la Lyre.

Victor Hugo; Oeuvres Complètes; L'Imprimerie Nationale;
Edité par la Librairie Ollendorff.

Choses Vues 2 Tomes
Le Pape
La Pitié Suprême
Lucrece Borgia (Préface)
L'Art d'Être Grand-père 1914.

Les Contemplations; édition G. Lanson; Les Grands
Ecrivains de la France; 1922; annoté par
Joseph Vianey. 3 Tomes.

La Légende des Siècles; Nouvelle Edition par Paul
Berret; Librairie Hachette; Paris 1921.
6 Tomes.

Lacretette, Pierre de; La Vie Politique de Victor Hugo;
Hachette; Paris 1928.

Lamartine, Alphonse; Premières Méditations; Hachette;
Paris 1912.
Nouvelles Méditations; Hachette 1914.
Jocelyn.
Morceaux Choisis (Poésie); René
Waltz; Hachette 1913.

Lamennais, F.; Paroles d'un Croyant; Garnier Frères; Paris
1890.

Lasserre, Paul; Le Romantisme Français; Mercure de France;
Paris 1916.

Lauvrière, Emile; Vigny. Sa Vie et Son Oeuvre; Armand
Colin 1909.

- Lavisse, Ernest; Histoire de la France Contemporaine;
Hachette 1921.
Tome 4 - La Restauration; S. Charléty.
Tome 5 - La Monarchie de Juillet; S. Charléty.
Tome 5 - La Révolution de 1848 et l'Empire;
S. Seignebos.
- Legay, Tritan; Victor Hugo - Jugé par son Siècle; Editions
de la Plume; Paris 1902.
- Leroy; Maxime; La Vie de St. Simon; Librairie Grasset 1925.
- Lesueur, Daniel; L'Evolution Féminine; Alphonse Lemerre;
édition Paris 1905.
- Levasseur, E.; Histoire des Classes Ouvrières et de
l'Industrie en France; 2^e édition;
2 Vol.; Arthur Rousseau 1900-1.
La Population Française au 19^e Siècle;
édition A. Rousseau; 1889-92.
- Lechtenberger, André; Le Socialisme au Dix-Neuvième Siècle;
Félix-Alcan; Paris 1895.
- Mabilleau, L.; Victor Hugo; Hachette; Paris 1911.
- Marsan, Jules; La Bataille Romantique; Hachette; Paris 1912.
- Molinari, M.G. de; L'Evolution Economique du Dix-Neuvième
Reinwald; Paris 1880.
- Monglond, Andre; Le Prérromantisme Français; B. Arthaud;
Grenoble 1930. 2 Tomes.
- Montesquieu; Lettres Persannes; Vol. 6; Ed. par L. Parelle;
Paris; Lefèvre.
- More; Paul E.; The Religion of Plato; Princeton University
Press; Princeton 1921.
- More, Thomas; Utopia;
Ideal Commonwealths; Colonial Press; New
York 1901.

- Musset, Alfred; Confession d'un Enfant du Siècle;
Charpentier; Paris 1879.
- Ogg, Frederic A.; Social Progress in Contemporary Europe;
MacMillan Company 1916.
- Paléologue, Maurice; Alfred de Vigny; Hachette; Paris 1908.
- Pomairols, Charles de; Lamartine; Hachette 1908.
- Prudhomme, Sully; Oeuvres Complètes; Alphonse Lemerre;
1883-1909.
La Justice Tome 4.
- Renouvier, L.; Victor Hugo, le Philosophe; Paris 1900.
- Rigal, Eugène; Victor Hugo - Poète Epique; Boivin et Cie;
Paris (pas de date).
- Rod, Edouard; Lamartine; Société Française d'Imprimerie
et de Librairie; Paris (pas de date).
- Rousseau, Jean-Jacques; Discours sur l'Inégalité,
Le Contrat Social
Collection Complète des Oeuvres de J.J. Rousseau
De l'Imprimerie de la Société Littéraire-
typographique; 1783.
- Séché, Léon; Lamartine de 1816 à 1830; Société de la
Mercure de France; Paris 1906.
- Sée, Henri; Economic and Social Conditions in France in
the Eighteenth Century; F.S. Crofts and Co.; New
York 1931.
- Soltau, Roger; French Political Thought of the Nineteenth
Century; London; E. Benn Ltd.
- Soureau, Maurice; Histoire du Romantisme; 2 vol.; Editions
Spes; Paris 1921.
- Stael, Mme de; L'Allemagne (De la Douleur); Garnier Frères;
Paris; (pas de date).

St. René, Martin; Victor Hugo et la Légende des Siècles;
Bibliothèque des Etudes Poétiques; Paris 1930.

Taine, H.; Les Origines de la France Contemporaine;
Hachette 1891.
Tome 1 - Le Régime Moderne.

Viatte, A.; Le Catholicisme Chez les Romantiques; Boccard,
Ed.; Paris 1922.

Vigny, Alfred de; Oeuvres Complètes; Librairie Delagrave;
1912.

Stello
Daphné (Préface et Notes de Fernand Gregh)
Chatterton
La Maréchal d'Ancre
Poèmes

Vigny, Alfred de; Correspondance 1816-63; Recueillie et
Publiée par Emma Sakellarèdes;
Calmann-Levy; Paris (pas de date).
Journal d'un Poète; Recueilli et publié
par Louis Ratisbonne; Delagrave.

Voltaire, M.A.; Oeuvres Complètes; Garnier Frères; Paris
1879.
Mélanges Tomes 1-9.

Weill, Georges; Histoire du Mouvement Social en France
(1852-1910); 2^e édition Félix Alcan; Paris 1911.

Revue.

Baldensperger
Nouvelle Revue Française, Juillet 1935.

Barthou, L.; L'Evolution des Idées Politiques de Victor
Hugo; Rev. Pol. Litt. Tome I, 1892.

Berret, Paul; L'Inspiration des Châtiments; R.D.M. 1^{er}
juin 1930.

- Barthou, L.; Lettres Inédites de Vigny à Victor Hugo, 1820-1;
R.D.M.; 1^{er} février 1925.
- Baunier, A.; L'Eloquence de Lamartine; R.D.M. 1^{er} Sept. 1917.
- Boschet, Adolphe; Victor Hugo d'Après le'Post-Scriptum
de Ma Vie'; Rev.Pol.Litt.; 1^{er} novembre 1901.
- Bremont, R. de; La Muse Folle de Lamartine; R.D.M. juillet '22.
- Bruntière, Ferdinand; Encore Victor Hugo; R.D.M.; 1^{er} octobre
1893.
L'Evolution Littéraire de Victor Hugo;
R.D.M.; 1^{er} mars 1902.
- Cury, Léon; L'Actualité de Victor Hugo; R.D.M.; 1^{er} juin
1912.
- Dargan, E.P.; Career of Lamartine; Nation Feb. 15, 1919.
- Doumic, René; La Renaissance du Roman Social; 15 août 1904;
R.D.M.
- Evans, D.O.; Pierre Leroux and His Philosophy in Relation
to Literature; PMLA; March 1929.
- Faguet, Emile; Victor Hugo Moraliste; Rev. Pol. Litt.;
15 février 1902.
- Gifford, G.H.; Hugo's Pleine Mer and the Great Eastern;
PMLA; Sept.-Dec.
- Giraud, V.; Victor Hugo; R.D.M.; Octobre 1929.
Victor Hugo, Non le Poète mais l'Homme; R.D.M.
15 octobre 1929.
L'Evolution Morale de Lamartine; R.D.M.; juillet
15 1931.
- Hazard, Paul; Avec Victor Hugo en Exil; 15 novembre 1930.
- Janet, Paul; La Philosophie de Lamennais; R.D.M.; Vol. 1
1889.

LeBreton, André; Les Premiers Romans Sociaux de Victor Hugo; Rev. Pol. Litt.; Sept. 1923.
La Pitié Sociale dans le Roman; R.D.M.
15 février 1902.

Maury, Lucien; La Chaire Victor Hugo; Rev. Pol. Litt.;
novembre 1928.

Moreau, Paul; La Pensée et l'Art d'Alfred de Vigny; R.D.M.
15 août 1925.

Reybaud, Louis; La Société, le Socialisme, la Statistique,
la Philosophie, le Roman; R.D.M.; janvier 1843.

Schinz, A.; L'Unité dans la Carrière Politique de Victor Hugo; R.H.L.; janvier-mars 1932.